

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft =
Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della
Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 97 (1915)

Rubrik: Coup d'oeil historique sur l'activité de la Société Helvétique des
Sciences naturelles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

I.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR L'ACTIVITÉ DE LA

SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES

PENDANT LE PREMIER SIÈCLE DE SON EXISTENCE.

PAR LE PROF. EMILE YUNG ET LE DR. J. CARL.

Leere Seite
Blank page
Page vide

Leere Seite
Blank page
Page vide

I.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE.

I.

Henri-Albert Gosse et son ami le pasteur Samuel Wytttenbach, fondateurs de la Société. La session inaugurale d'Octobre 1815. Statuts et premiers pas.

Les Associations scientifiques réunissant les principaux savants producteurs d'un même pays, sont de date relativement récente. Elles ne remontent guère qu'à la première moitié du XVII^e siècle. Jusque là, les sciences avaient été cultivées par des chercheurs solitaires dont les relations se bornaient à des échanges épistolaires. Leur nombre étant devenu considérable, les correspondances individuelles ne leur suffirent plus; ils éprouvèrent le besoin de se rencontrer périodiquement, afin de se communiquer verbalement les résultats de leurs travaux et de discuter entre eux leurs théories. Ainsi naquirent la *Société royale* à Oxford (puis à Londres), en Angleterre (1645); l'*Académie des Curieux de la nature* à Schweinfurt (puis à Halle) en Allemagne (1652); l'*Académie florentine del Cimento*, en Italie (1657), et à Paris, en France, l'*Académie royale des Sciences* (1666).

Ce n'est qu'environ un siècle plus tard que se constituèrent les premières sociétés savantes suisses. Elles commencèrent modestement, ainsi que les grandes Académies dont nous venons de citer les noms; leurs membres, fort clairsemés tout d'abord, habitants de la même ville, tenaient séance dans le domicile privé de chacun d'eux, à tour de rôle. La plus ancienne de nos sociétés cantonales d'Histoire naturelle, celle de Zurich, fut fondée en 1746 par le médecin et savant quasi-universel Johannès Gessner (1709—1790); puis vinrent les sociétés de Bâle (1751); de Berne (1786); de Genève (1790), etc. Plusieurs de ces sociétés, mères des sociétés cantonales actuelles, ont subi des métamorphoses importantes, tendant à les spécialiser davantage qu'elles ne l'étaient à leur origine ou plusieurs revêtaient le caractère de sociétés d'Utilité publique.

Le goût des études de la nature répandu en Suisse allemande dès le XVII^e siècle, ne se développa dans la partie romande de notre pays que le siècle suivant. Il est vrai que, favorisé par tout un ensemble de circonstances heureuses, son extension y fut très rapide.

L'admirable spectacle qu'offrent nos lacs et nos montagnes, le mystère dont étaient enveloppés les vallons retirés de nos alpes, l'étonnante diversité de nos flores et de nos faunes, conséquence des énormes dénivellements de notre sol, exerçaient un irrésistible attrait sur les esprits ambitieux de pénétrer dans la compréhension du monde extérieur, afin de mieux lui arracher ses secrets ou de jouir davantage de ses magnificences. Et puis, l'austérité des mœurs helvétiques, les habitudes laborieuses contractées dans la lutte séculaire que nos ancêtres durent soutenir contre l'inclémence du climat, l'infécondité de la terre ou les convoitises de l'étranger, furent autant de facteurs qui assurèrent le succès à ceux qui, plus tard — des temps moins rigoureux étant venus — aspirèrent à la conquête désintéressée de la vérité scientifique.

Aussi vit-on, entre Alpes et Jura, et du lac de Genève jusqu'au lac de Constance, très particulièrement dans les villes où l'aisance et l'instruction avaient progressé, surgir à la suite des Jean-Jacques Scheuchzer (1672—1733), des Albert de Haller (1708—1777), des Charles Bonnet (1720—1793) et des H. B. de Saussure (1740—1799), une pléiade de naturalistes investigateurs, de collectionneurs passionnés des plantes, des animaux et des minéraux dont ils enrichissaient quelqu'un de ces „cabinets de curiosités naturelles“ qui furent les précurseurs de nos musées.

Chemin faisant, ces ramasseurs d'herbes ou de pierres, portant leurs regards attentifs sur l'infinie diversité des objets de nature dispersés autour d'eux, y aiguisaient si bien leurs aptitudes natives d'observation, qu'elles les poussèrent parfois à d'importantes découvertes pour la plus grande gloire de leur petite patrie. La considération qui en rejaillissait sur leur personne, devenait une source d'encouragement pour eux et d'engageantes suggestions pour beaucoup d'autres. La contagion de l'exemple aidant, il se produisit à partir de l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire dans la seconde partie du XVIII^e siècle, tant de naturalistes un peu partout en Suisse, tant de physiciens, de chimistes, de scrutateurs et de collectionneurs des choses naturelles, tous convaincus de la vérité, dans ce domaine comme dans les autres, du principe que *l'union fait la force*, que certains d'entre eux songèrent aux moyens de le mettre en pratique à leur profit et pour le plus grand bien de leurs sciences.

L'histoire de notre Société helvétique des sciences naturelles, réalisation de ce songe, commence indubitablement au 6 Octobre 1815, jour de sa fondation à Genève. Toutefois, pendant les vingt ou trente ans qui précédèrent ce jour mémorable, plusieurs tentatives de rencontres entre savants de différents cantons avaient eu lieu. Le désir de se voir entre Suisses, et aussi de faire connaissance avec les confrères des pays de Vaud et de Genève était général et réciproque; il s'était manifesté en maintes circonstances.

A l'instigation du pasteur Samuel Wytttenbach, ardent partisan de pareilles rencontres, treize naturalistes de Berne, d'Argovie et de Genève¹⁾ s'étaient réunis les 2 et 3 Octobre 1797 à Herzogenbuchsee où ils avaient jeté les bases d'une association que les événements politiques empêchèrent de vivre.

Il y avait à Genève, à la même époque, un pharmacien, HENRI-ALBERT GOSSE (1754—1816), que ses théories humanitaires et la bonté de son cœur, plus encore que ses connaissances étendues et l'originalité de son caractère, avaient rendu très populaire. Il était aimé de tout le monde, ses découvertes lui avaient donné de l'autorité sur ses pairs. Il avait, en 1790, contribué à la fondation de la *Société genevoise de Physique et d'Histoire naturelle*, puis, en 1803, à celle de la „*Société des naturalistes*“. Fort lié avec Wytttenbach, il le tenait au courant de tout ce qui se passait au sein de ces deux sociétés. Quelques unes de ses lettres équivalent à de véritables procès-verbaux — peut-être les seuls authentiques qui nous restent — de certaines de leurs séances. Gosse y insiste sur maintes questions statutaires auxquelles il attachait une très grande importance et il ne manque aucun prétexte d'exalter la foi de Wytttenbach dans la justesse de l'idée, à la fois scientifique et patriotique, qui les hantait tous deux et d'où, finalement, est sortie notre association.

Cette correspondance manuscrite de Gosse et Wytttenbach est du plus haut intérêt pour celui qui cherche à se rendre compte de l'état d'esprit qui régnait dans le petit monde savant de la Suisse de 1790 à 1816²⁾. On y est étonné de la diversité et de

¹⁾ Les treize assistants étaient:

Samuel Wytttenbach (1748—1830), pasteur et professeur à Berne.

Sam. Studer (1757—1834), professeur de théologie à Berne.

C. Friedr. Morel (1758—1816), apothicaire à Berne.

Gottl. Gruner (1756—1830), suffragant à Berne.

J. Jak. Mumenthaler (1729—1813), physicien et chimiste de Langenthal.

Bernhardt Friedrich Kuhn (1762—1825), professeur de droit habitant Avenche, plus tard président du Grand Conseil helvétique.

S. Emmanuel Hartmann (?), propriétaire du château de Thunstetten près de Langenthal.

Hérosé (?) d'Aarau.

J. Antoine Colladon (1758—1830), pharmacien-chimiste-botaniste, Genève.

Marc-Auguste Pictet (1752—1825), professeur de physique, Genève.

Fr.-Guillaume Maurice (1750—1826), maire de Genève, l'un des fondateurs de la *Bibliothèque britannique*.

Desroches (?) de Genève.

Puérari (?) de Genève.

H.-A. Gosse (1753—1816), A. de Haller fils (1758—1823), J.-G. Tralles (1763—1822) etc. étaient absents quoiqu'ayant été invités.

Ces treize nommèrent S. Studer comme président et Gruner comme secrétaire de la prochaine réunion qui n'eut pas lieu.

²⁾ La famille d'Henri-Albert Gosse, représentée aujourd'hui par Madame et Monsieur le Dr H. Maillart-Gosse, conserve pieusement les nombreux papiers laissés par ce savant et, en particulier, les lettres que lui écrivait Wytttenbach. La correspondance Gosse-Wytttenbach n'a pas encore été publiée au jour où nous écrivons ces lignes. Elle le sera peut-être bientôt. Pour le moment, nous ne saurions trop remercier M^r et M^{me} Maillart pour la complaisance qu'ils ont mise à nous communiquer plusieurs des précieux documents qu'ils possèdent.

l'étendue des connaissances que possédaient, tant sur les hommes que sur les choses, les deux correspondants. C'était l'heureux temps où l'on pouvait encore cultiver plusieurs sciences à la fois, et ils en usaient largement l'un et l'autre. Leurs lettres témoignent de la parfaite communauté de leur manière de voir sur les avantages de „sociabiliser“ les savants, en créant une „Confrérie de naturalistes“. Gosse, dès le début, veut cette confrérie soumise à une discipline sévère; il ne s'agit pas, selon lui, de viser au nombre des adhérents, mais à leurs qualités de bons ouvriers de la Science. „Une trop grande extension de ses membres nuirait essentiellement, dit-il, à leur perfectionnement.“ Exclure les non-producteurs, n'ouvrir la porte qu'à ceux capables de faire des communications de valeur, tel serait à ses yeux l'idéal. Il l'avait voulu déjà, cet idéal, lors de la fondation de la Société de Physique de Genève. Mais si nous en jugeons par le passage d'une lettre à Wyttenbach datée du 4 février 1796, il ne réussit pas longtemps à l'y maintenir: „Notre Société vient d'ôter de ses Règlements ce qui, suivant moi, en était le nerf. C'était l'obligation absolue de donner chaque année un mémoire ou une observation sur un sujet nouveau; on a mis une amende de six livres de France pour remplacer cette obligation; je demandais pour le contrevenant la cassation de membre actif de la Société. Jurine et Vaucher ont soutenu cette même clause, mais nos nouveaux membres l'ont emporté.“

Et un peu plus tard, le 15 Juillet 1803, Gosse, racontant à Wyttenbach la fondation de sa nouvelle „Société des naturalistes“, lui fait entendre qu'il a persisté dans son exigence. „Toute personne de mœurs, sans distinction de sexe, qui se livre par goût à l'étude de la nature, lui écrit-il, peut être admise dans cette Société, pourvu qu'elle s'engage à envoyer chaque année des mémoires ou une observation sur une partie quelconque d'histoire naturelle.“ On voit que l'essentiel pour lui, le „nerf“ de la société est bien toujours l'apport intellectuel que fournira le membre élu. Ce n'est point qu'il n'apprécie à sa valeur aussi cet autre facteur nécessaire, hélas, aux sociétés les plus idéalistes, l'argent, mais il y pourvoit en admettant, sans enthousiasme d'ailleurs, l'existence d'une seconde catégorie de membres: „les membres *inactifs* ou *passifs* ou *bienfaiteurs* (Gosse est très arrangeant sur les épithètes) qui seront seulement obligés de donner les fonds que leur demandera le trésorier.“ A cette condition on leur permettra de ne pas traiter de science.

Dès le début nous voyons donc Gosse préoccupé d'imprimer par le choix de personnes de réelle valeur un caractère hautement scientifique à la future „confrérie“; il la conçoit composée des membres des sociétés locales de tout le pays et c'est pourquoi il la désigne souvent sous le nom de „société centrale“. A maintes reprises, il demande à Wyttenbach de s'enquérir de tous les savants occupés „particulièrement“ d'histoire naturelle et de lui transmettre leurs noms; il lui faut réunir en un seul faisceau toutes les forces scientifiques de la Suisse.

La période d'incubation fut longue, elle dura aussi longtemps que l'occupation du territoire genevois par les Français. Aussitôt que la délivrance fut accomplie, tous

les regards se tournèrent vers la Suisse. Les savants genevois ne furent pas les derniers à se réjouir, en 1814, de la liberté reconquise. Tous les membres que comptaient alors la *Société de Physique* et la *Société des naturalistes*, étaient de chauds patriotes. Gaspard de la Rive faisait partie du gouvernement provisoire de la République restaurée; A. P. de Candolle composait un „*Hymne sur la Réunion de Genève à la Suisse*“. C'est avec raison que le moment parut à Gosse propice pour susciter l'assemblée depuis si longtemps projetée et qui devait être le premier acte de confraternité nationale accompli sur le terrain scientifique.

Gosse avait acquis à quelques kilomètres de Genève dans la commune de Mornex, en Savoie, un domaine rustique situé au sommet d'un contrefort du Petit-Salève, connu aujourd'hui sous le nom de Mont-Gosse. Il l'avait aménagé selon ses goûts, c'est à dire d'une façon très simple mais un peu bizarre; il y vivait en ermite et l'avait nommé „Mon Bonheur“. C'est là qu'il se représenta que la réunion devait avoir lieu. „Cette réunion des Naturalistes suisses“, écrivait-il à Wytttenbach, le 29 Août 1814, quinze jours avant l'acceptation de Genève comme canton suisse par la Diète fédérale, „a paru à plusieurs savants [bien placée], en présence du Mont Blanc et dans le canton suisse le plus riche en histoire naturelle dans tous les genres. Ces deux conditions se rapportent au canton de Genève et mon local, en conséquence, serait celui qui conviendrait le mieux à ces importantes assemblées. . . . Je ne doute pas que nous y serions même visités par des savants naturalistes de tous les autres pays et, par là, nous serions un foyer de lumière dont les rayons pourraient se répandre de nouveau sur toute la surface savante du globe. Voyez, cher et excellent ami, à faire réussir ce grand projet avant que je quitte mon état terrestre et que je puisse jouir matériellement de cette délicieuse réunion“.

Les collègues genevois de Gosse étant tombés d'accord avec lui sur le lieu, il charge, par lettre du 23 Juillet 1815, Wytttenbach de fixer la date de la rencontre:

„J'arrêterai le jour de cette importante assemblée d'après l'arrêté de Messieurs vos professeurs; donnez ainsi le dernier coup de main à notre beau projet. Nous réunirons ici les membres de notre Société des Naturalistes séante à Genève, et ceux de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de la même ville et certes cette assemblée environnée des bustes de nos grands savants, en présence de notre illustre Linné, à la face de tout ce que l'Europe a de plus majestueux, le Mont-Blanc et ses admirables alentours.“

Il semble que Wytttenbach lui indiqua d'abord le mois de Septembre, car il lança de Genève, le 15 Août 1815, l'invitation suivante:

Monsieur

Un grand rassemblement de naturalistes suisses est arrêté pour le 17 Septembre prochain à Genève. J'espère, Monsieur, que vous ferez vos efforts pour vous réunir à nous et que vous voudrez bien y faire part de quelques parties des nombreuses observations que vous avez faites sur (suivait ici l'indication de la spécialité du destinataire.)

Signé G.

L'invitation, assura M.-A. Pictet, fut acceptée avec enthousiasme par quelques-uns, avec empressement par tous, mais l'assemblée inaugurale fixée, comme on vient de le voir au 17 Septembre, dut être reculée jusqu'au mois suivant sur le vœu qu'en exprima Berne. Plusieurs Genevois accueillirent leurs compatriotes dans leurs domiciles privés — il fut entendu que Wytttenbach logerait chez Gosse — ; les autres descendirent à l'„Auberge de la Couronne“, sise à la rue du Rhône. La session se tint les 6, 7 et 8 Octobre 1815, sous la présidence d'Henri-Albert Gosse qui dirigeait cette année-là, la Société de Physique de Genève et qui était particulièrement qualifié pour lui imprimer le double caractère de grande cordialité et de simplicité républicaine dont les assemblées subséquentes ne se sont plus jamais départies.

Nous possédons plusieurs documents sur les circonstances qui accompagnèrent ces trois journées. Les principaux de ces documents sont: 1^o le procès-verbal qu'en dressa Jean-Antoine Colladon (1758—1830) pharmacien et botaniste, qui remplissait alors les fonctions de secrétaire de la Société genevoise de Physique (Copie de sa main dans le dossier (n^o 760) manuscrit de la Bibliothèque de Berne). 2^o Le récit plus détaillé qu'en firent à la réunion de Berne, Wytttenbach dans son discours présidentiel et M.-A. Pictet dans sa notice sur H.-A. Gosse lue pendant cette même réunion du 3 Octobre 1816 (*Naturwissenschaftlicher Anzeiger* nos 3 et 4, des 1^{er} Septembre et 1^{er} Octobre 1817, p. 25); c'est à ce récit que nous emprunterons les détails typiques qui vont suivre. 3^o Enfin J.-J. Siegfried, a raconté, en y apportant quelques précisions nouvelles, ces journées de début dans sa „*Geschichte der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*“ parue en 1865, laquelle complète une première étude historique du même auteur publiée en 1848 sous le titre: „*Die wichtigsten Momente aus der Geschichte der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*“, deux importants ouvrages sur lesquels nous reviendrons plus loin.

Le matin du 6 Octobre 1815, le soleil se leva dans un ciel sans nuages. „Tout parut se réunir, remarque M.-A. Pictet, pour faire savourer aux amateurs de la belle nature la richesse du spectacle et le bonheur d'en jouir en commun.“ Une trentaine de savants¹⁾ s'acheminèrent alors du côté de ce Mornex dont le théologien Picot décrivait

¹⁾ Etaient présents à la cérémonie de Mornex les trente deux invités de Gosse dont les noms suivent: dont deux étaient étrangers, deux neuchâtelois habitant Genève et Vaud, un bernois habitant Genève; six venus de Berne et quatre venus du Canton de Vaud; tous les autres au nombre de 17 étaient genevois.

Genève: Boissier, Henri, professeur à l'Académie (1762—1845).
 Colladon, J.-Ant., pharmacien (1758—1830).
 Colladon, Fred., médecin (1792—1862).
 De la Rive, Gaspard, professeur de chimie et conseiller d'Etat (1770—1834).
 De Luc, J.-André, géologue (1763—1847).
 De Saussure, Théodore, professeur de chimie (1767—1845).
 Gosse, Henri-Albert, pharmacien (1753—1816).
 Maunoir, J. Pierre, professeur d'anatomie (1768—1861).

Suite de la note sur la page suivante.

vers la même époque la simplicité et les agréments dans une pièce de vers qui commençait ainsi :

Mornex offre à nos yeux, dans un site très beau,
Ce que peut le talent pour orner un coteau.
Sur un pic tout couvert de rochers, de broussailles,
S'élevaient d'un château les antiques murailles.
Ce château féodal par le temps fut détruit
Et l'aigle, sur sa tour, dès lors plaça son nid.
.

Arrivée en ce lieu hospitalier, la petite troupe admira la vue incomparable dont on y jouit, puis elle prit place autour d'une table „heptagone“ abondamment servie, et dressée au milieu du pavillon „octogone“ à la périphérie duquel se trouvaient les bustes couronnés de feuillage des hommes pour lesquels Gosse nourrissait la plus vive admiration: Linné, Bonnet, Haller, de Saussure et Rousseau. En sa qualité de fervent disciple de Jean-Jacques, Gosse avait baptisé ce pavillon: *le Temple de la nature*. Et c'en était un, en effet, par le culte que son propriétaire y rendait à toutes les beautés de la nature, ainsi qu'aux hommes de génie qui les avaient glorifiées par leurs découvertes.

Après un copieux repas dont on a conservé le menu: langues de bœuf, canards rôtis froids, poudings, rayons de miel, raisins et autres fruits de la saison, des discours furent prononcés. Le plus caractéristique revêtit la forme d'une invocation à la Pro-

Suite de la note de la page précédente.

- Genève:** Maunoir, Ch.-Théoph., professeur de chirurgie (1775—1830).
Mayor François-Isaac, médecin (1779—1854).
Micheli de Châteauvieux, Mich. Lieutenant-général et botaniste (1751—1830).
Moricand, Stefano, négociant et botaniste (1779—1854).
Necker-de-Saussure, Jacq., professeur et syndic (1757—1825).
Necker, L.-Alb., professeur de minéralogie (1786—1861).
Odier, Louis, professeur de médecine (1748—1817).
Pictet-Baraban, J.-Pierre, conseiller d'Etat et physicien (1777—1857).
Pictet, Marc-Auguste, professeur de physique (1752—1825).
Vaucher, J.-Pierre-Et., professeur d'histoire ecclésiastique et botaniste (1763—1841).
- Berne:** Bonstetten, Victor de, ancien bailli à Nyon (1745—1832).
Seringe, N.-Henri professeur de français à Berne, botaniste (1776—1858).
Studer, Sam., professeur de théologie (1757—1834).
Studer, Bernard, étudiant (1794—1887).
Schärer, Louis-Emmanuel, pasteur et botaniste (1785—1853).
Wytttenbach, Jacob-Samuel, pasteur et professeur, naturaliste (1748—1830).
Wytttenbach, J.-Rud., médecin (1790—1826).
- Vaud:** Charpentier, Jean de, directeur des salines à Bex, géologue et botaniste (1786—1855).
Chavannes, Dan.-Alex., pasteur et professeur de zoologie (1765—1846).
Gaudin, Jean, pasteur à Nyon, botaniste (1766—1833).
Lardy, Charles, forestier et géologue (1780—1858).
- Neuchâtel:** Dompierre François-Rodolphe, lieutenant-colonel et naturaliste (1775—1844).
Perrot-Droz, Louis, botaniste et conchyliologue (1785—1865).
- Etrangers:** Rubin, intendant sarde de la province du Genevois à Carouge et Marryat, Joseph, banquier et minéralogiste, Anglais habitant Lausanne.

vidence. Dans une lettre adressée à Wyttenbach la semaine d'après, le 12 Octobre, Gosse lui explique comment il fut amené à faire cette chose „extraordinaire“ et qui pourrait être „mal jugée“, prononcer une prière au milieu d'une collation. Il l'attribue à ce que „tout à coup, il fut pénétré d'un sentiment profond de reconnaissance envers l'Etre des Etres“.

Il monta donc sur „une petite chaise de paille en face du grand Linné et de toute l'assemblée encore mangeante“. „Là, nous dit Pictet, la tête découverte et tenant une coupe à la main, son vêtement flottant, ses cheveux épars, la figure agitée et comme prophétique, notre respectable confrère invita les convives à se tenir debout et à se découvrir. On se lève, on écoute dans un silence respectueux ces paroles mémorables qu'il prononça, les mains levées au ciel et les yeux pleins de larmes :

„Etre suprême, sublime intelligence, qui as été, qui es et qui seras, créateur et conservateur de tout ce qui existe ! Toi qui es la source intarissable du vrai bonheur, accepte l'expression profondément sentie de notre admiration sans bornes, pour tant de perfections, tant de puissance, tant de bonté dont tu nous rends sans cesse les témoins.

„Daigne, Grand-Dieu, recevoir mes actions de grâce et le sentiment de ma plus vive gratitude pour avoir conservé ma frêle existence jusqu'à ce jour d'inexprimable joie. Bénis cette réunion de tant d'hommes distingués dans la connaissance d'une partie (hélas bien faible !) de tes œuvres immenses. Fais que chacun d'eux se conserve en santé et accroisse ses forces pour atteindre au but de ses travaux.

„Et toi, immortel Linné, toi dont l'âme bienfaisante plane peut-être sur cette intéressante réunion, puissent les lumières que tu as répandues sur les œuvres de la création, nous pénétrer et nous animer du feu de ton divin génie ! Puisse la présence de ton image et celle des quatre illustres compatriotes qui nous entourent, nous remplir d'enthousiasme pour les connaissances sublimes dont ils ont enrichi l'espèce humaine, nous enflammer de zèle pour la culture des sciences naturelles et nous rendre tous utiles à notre chère et commune patrie¹⁾ !“

„Gosse se tut, continue Pictet, et chacun des conviés, ému, agité d'un sentiment de reconnaissance pour l'Etre suprême, grava dans sa mémoire l'expression des vœux qu'il venait d'entendre. On porta successivement les santés des savants suisses qui honoraient cette réunion de leur présence, et des chants assortis à la circonstance terminèrent ce repas fraternel.“

Ensuite, on alla visiter aux alentours un gros bloc de granit qui devait peser „un million et demi de livres“, et l'on se livra à des conjectures sur „la catastrophe“

¹⁾ Tous ceux qui savent avec quelle prolixité écrivait H.-A. Gosse et combien son style laissait à désirer tant au point de vue de la construction des phrases que du choix des mots, douteront que la jolie „improvisation“ de Gosse ait été réellement prononcée telle que Pictet nous l'a rapportée. Son texte, concordant pour le fond avec celui cité par Gosse lui-même dans ses lettres, est très supérieur en ce qui touche à la forme. Pictet, grand ami de Gosse, l'a sans doute un peu corrigé pour mieux rendre hommage à sa mémoire.

qui avait dû l'amener sur terrain calcaire, puis l'on se sépara afin de se retrouver en ville un peu plus tard à l'Auberge de la Couronne pour un Souper „assaisonné de la plus touchante cordialité et accompagné de chansons patriotiques et de souhaits de santé et de prospérité“.

Nous avons rapporté avec quelque ampleur le récit de M.-A. Pictet, car il met naïvement en évidence les trois sentiments dominateurs chez les savants genevois de l'époque. Ces sentiments étaient l'amour de la patrie, une foi profonde, irraisonnée en la personne toute puissante du Dieu créateur de l'Univers, et une admiration enthousiaste — parfois même un peu trop idolâtre — pour les grands hommes qui ont ouvert des voies nouvelles à la pensée. Gosse poussait l'admiration pour ses génies de prédilection à un degré si excessif, qu'il attribuait aux bustes représentant leurs figures, je ne sais quelles vertus occultes et bienfaisantes. Il eût voulu, par exemple, que l'on introduisit dans les règlements de la nouvelle société l'obligation de revenir tous les cinq ans à Genève „afin de pouvoir de nouveau s'électriser auprès des bustes des hommes célèbres de la Suisse“.

Quant aux sentiments religieux exprimés par Gosse dans son discours, ils étaient ceux de ses confrères de la „Société des naturalistes“ de Genève qui avaient pris pour devise: *Pro Deo et Natura*, afin de prouver qu'ils admettaient une Intelligence créatrice. Ces sentiments s'harmonisaient, d'autre part, avec les croyances de la plupart des assistants des autres cantons, à commencer par ce Wytttenbach, homme savant et pieux dont le souvenir demeurera si intimement lié à celui de Gosse dans la pensée de tous les membres de notre Société, que ceux-ci les reconnaîtront toujours l'un et l'autre comme ses deux principaux fondateurs.

Jacob-Samuel WYTTENBACH (1748—1830), descendant d'une ancienne famille patri-cienne bernoise, était pasteur de la paroisse du St-Esprit à Berne, prédicateur écouté, amateur passionné, dès sa plus tendre enfance, de toutes les sciences de la nature; il entretenait une vaste correspondance avec la plupart des célébrités de son temps, il s'occupait de mille questions d'utilité publique et trouvait le temps d'écrire des mémoires et des livres. C'est lui qui traduisit les „*Voyages dans les Alpes*“ de H.-B. de Saussure et publia, entre autres, pour son compte: *Vues remarquables des montagnes de la Suisse*, ouvrage à propos duquel Fortis lui écrivait: „Vous joignez les grâces du style poétique aux réflexions du naturaliste éclairé. Vos Alpes sont celles que le grand Haller à chantées et qu'il a parcourues en observateur. Vous avez réuni ce qu'il a donné séparément“ En effet, Wytttenbach appartenait à cette catégorie d'esprits d'une curiosité universelle, dirigée tant sur les choses intérieures que sur celles du monde extérieur, et dont Haller, avec du génie en plus, fut l'un des plus illustres représentants. Sur la fin de sa vie, le grand Bernois ayant fait appeler Wytttenbach, alors au début de sa carrière pastorale, lui demanda de prier avec lui. „Comment oserais-je, objecta Wytttenbach, moi jeune homme et vous le grand Haller?“ A quoi ce dernier répliqua: „Supposez que vous avez devant vous une pauvre vieille femme et priez

avec moi comme vous prieriez avec elle". Ces deux hommes, malgré la différence de leur âge, étaient faits pour se comprendre.

Le soir de la charmante fête organisée à Mornex par Henri-Albert Gosse, les participants, augmentés de quelques collègues de la Société de Physique qui n'avaient pu quitter la ville, se retrouvèrent au local de Calabri où siégeait cette Société, et ils y tinrent une séance scientifique et administrative. La discussion porta sur l'organisation de l'Association „fraternelle“ qui se formait et sur les grandes lignes des statuts qui ne devaient être définitivement adoptés que deux ans plus tard à Zurich. On se mit d'accord sur un certain nombre de points capitaux. On arrêta que l'association porterait le nom de *Société helvétique des Sciences naturelles*, qui lui est resté. On adopta, également, ce soir-là, le principe de la variation annuelle du lieu de rassemblement et celui d'une seule réunion par an; principes nouveaux alors, et qui firent fortune dans la suite en plusieurs autres pays. On décréta que le but de la Société devait être „l'avancement de l'étude de la nature ou des corps naturels en général et celle, en particulier, de notre commune patrie“, formule contenant déjà la double aspiration qui fut plus clairement exprimée dans l'article premier du texte définitif, de contribuer au progrès de la science et d'être utile à la patrie. On choisit Berne pour siège de la prochaine session en désignant Wytttenbach comme Président, S. Studer, professeur de théologie, comme Vice-président et F. Meisner, professeur d'histoire naturelle, comme Secrétaire.

Ces décisions ayant été prises, l'infatigable Gosse lut une dissertation sur l'un des sujets qui devaient être le plus souvent remis à l'ordre du jour, nous voulons parler du phénomène erratique et de l'hypothèse relative au transport de gros blocs de pierre¹⁾.

¹⁾ Il serait intéressant de connaître les idées que professait Gosse sur ce sujet. Nous ne possédons malheureusement pas le texte de sa conférence. Toutefois, grâce à la complaisance de M. le Dr et de M^{me} Maillart-Gosse, nous avons eu sous les yeux un cahier manuscrit sur lequel se trouve dans un récit de la fondation de la Société, intitulé: *Quelques détails sur l'origine et la formation de la Société helvétique centrale pour les Sciences naturelles*, le résumé suivant de l'exposé de Gosse, écrit de sa main. Il y parle de lui à la troisième personne et emploie, ici et là, une orthographe qui n'est plus en usage aujourd'hui.

„Après un préambule nécessaire à la singulière circonstance, il (Gosse) lut un Mémoire géologique sur la cause du transport des blocs granitiques de la chaîne des Alpes par les Vallées du Faucigny et de Taninge et par celle du Vallais et du Rhône, contre le Mont de Salève et le long de la chaîne orientale du Jura. Après avoir fait connaître dans la première partie de son mémoire les hypothèses de MM. De Saussure, Deluc, Wrede, Hutton, Plafair et Hall, il se proposa d'expliquer cette curieuse et si étonnante catastrophe. Il supposait le transport de ces immenses blocs opéré par une masse boueuse assez dense pour avoir empêché leur enfoncement dans le fond des vallées qui étaient alors recouvertes de cet (*sic*) épouvantable masse de boue. Il faisait sortir de vastes cavités existantes sous la chaîne des Alpes, comme MM. les Géologues ses prédécesseurs, son courant pâteux formé d'un mélange de blocs granitiques en partie angulaires; de cailloux arrondis et d'une boue pâteuse composée d'eau et de terre en partie végétale. Des courants sans doute plus considérables, plus aqueux, chargés seulement de débris de Granit et de cailloutage l'avait précédés et avaient occasionnés, soit par le Vallais dans la vallée du Rhône, les corrosions observées dans toute la face occidentale du Mont Salève, soit par celle du Faucigny le courant qui s'est dirigé vers le côté oriental du même Mont de Salève pour établir la corrosion qui devait avoir eu lieu pour former le vallon de Monetier. Tout cet étonnant bouleversement s'était fait suivant lui après que

Ne s'agit-il pas là d'un problème devenu en quelque sorte national depuis que les de Charpentier, les Venetz, les Agassiz et tant d'autres, jusqu'aux Alphonse Favre et aux F.-A. Forel, tous membres dévoués de notre corporation, l'ont rendu suisse, à force de l'avoir scruté sous toutes ses faces dans nos montagnes?

Le lendemain, l'on visita les collections particulières, la collection de Louis Jurine (1751—1819) renommée par ses richesses et sa parfaite ordonnance; l'herbier de Jacques Necker-de-Saussure (1757—1825), mari de la célèbre pédagogue, fille du conquérant du Mont-Blanc; les collections de roches et pétrifications des De Luc, etc. Une promenade sur le lac termina la fête au troisième jour.

Celui qui avait été l'âme de cette première réunion ne devait pas en voir d'autres. Gosse, pour employer un langage qui lui était cher, ne se trouvait plus parmi les „êtres matériels“ lors de la session de Berne; il avait succombé le 1^{er} Février 1816 à une attaque d'apoplexie qui l'avait partiellement paralysé. Jusqu'à la fin, il conserva son intérêt pour les sciences; un passage de la dernière lettre qu'il écrivit à son ami, Marc-Auguste Pictet, le prouve. Il y demandait que l'on disséquât l'articulation de sa hanche, estropiée depuis son enfance et cause de sa claudication, pour y découvrir comment cet organe, malgré son imperfection, avait pu servir à le transporter jusque sur les montagnes les plus élevées. Malheureusement, les circonstances politiques ne permirent pas d'exaucer le vœu qu'il avait formé d'être enterré à Mornex afin, disait-il, que son âme „restât dans ces bocages et put communier par sa présence spirituelle avec ses amis qui se réuniraient là en parlant de lui“.

Parler de lui! Depuis un siècle, on n'a cessé de le faire dans un sentiment de gratitude, au sein de la Société helvétique. En maintes circonstances, on a évoqué la figure éminemment sympathique de ce savant modeste qui fut l'ami des Fourcroy, des Lamarck, des de Jussieu et du général Bonaparte; qui après avoir été lauréat du Collège de Pharmacie de Paris pour un *Mémoire sur les maladies auxquelles sont exposés les chapeliers*, et de l'Académie des sciences pour avoir remédié *aux maladies auxquelles sont exposés les doreurs au feu et sur métaux*, était devenu Correspon-

la mer avait déjà évacué cette partie de notre globe en ayant pris son cours vers de vastes enfoncements formés par quelques portions de notre continent, devenues maintenant parties de notre Océan. Des lacs immenses d'eau douce s'étaient conservés dans les parties les plus basses des vallées alors existantes; de nouvelles ruptures de couches soit granitiques sous la chaîne des Alpes; soit continentales vraisemblablement aussi granitiques, avaient de nouveau occasionné d'un côté la sortie de ces immenses courants et d'un autre avaient offert les moyens de les recevoir. Aucune trace de la présence de la mer ne se retrouve plus parmi les restes de cet immense courant aqueux et boueux; au contraire, une terre végétale disséminée partout, qui a servi à transporter les immenses blocs, se fait appercevoir surtout dans les parties basses qui ont pu la soutenir après avoir été entraînées par les eaux pluviales et les courants; les blocs sont restés ensuite à Nud (*sic*) sur leurs pentes et y ont conservés ainsi en partie leurs angles plus ou moins vifs.

Tel est le précis de ce mémoire, sur lequel il ne fut fait aucune observation, vu qu'il était convenable de terminer cette séance de Présidence, aussi M. Gosse renvoya-t-il à une autre séance des sociétés genevoises pour leur exposer les faits probans de son Mémoire. Il n'avait point jugé devoir généraliser son hypothèse sur les blocs répandus sur les autres parties du globe terrestre.“

dant de l'Institut de France, et dont le plus beau titre de gloire, à nos yeux, restera toujours celui d'avoir institué cette Société à laquelle devaient successivement appartenir tous les savants patriotes de la Confédération helvétique.

En 1886, pendant une session tenue à Genève, la Société inaugura un modeste monument élevé à la mémoire de H.-A. Gosse, un monument qui eût été de son goût, puisqu'il s'agit d'un bloc erratique pris non loin de „Mon Bonheur“ et transporté dans la promenade des Bastions tout près de l'Université. Un médaillon-portrait y fut incrusté et l'on y grava cette inscription:

6 OCTOBRE 1815.

LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES
À SON FONDATEUR H.-A. GOSSE. 1886.

La première réunion de 1815, n'avait, en somme, attiré qu'un petit nombre de naturalistes, une quinzaine seulement étaient venus des trois cantons de Berne, Vaud et Neuchâtel, tous les autres étaient genevois; il y avait deux seuls étrangers, M. Rubin, représentant de l'autorité sarde domicilié à Carouge, et M. Marryat, riche collectionneur anglais, venu de Lausanne.

L'opinion fut émise, et ratifiée dans la suite, que l'on considérerait comme membres fondateurs, toutes les personnes présentes, ainsi que celles qui ayant été invitées par Gosse, n'avaient pas pu se rendre à Genève en temps voulu; en particulier les membres de la „Société de Physique“ et de la „Société des naturalistes“ qui, pour un motif quelconque, étaient absents à la cérémonie de Mornex, mais avaient pris part aux autres parties de la réunion. Le Comité de Berne fut chargé de dresser la liste aussi complète que possible de toutes les sociétés scientifiques de la Suisse et de tous les amis de la nature connus dans le pays. Il s'efforça de n'oublier personne et il sollicita chacun de l'aider dans l'utile tâche entreprise, en faisant acte de présence réelle à la session de Berne. Aussi cette dernière, la situation plus centrale de Berne aidant, fut-elle plus fréquentée que celle de Genève; les savants confédérés s'y rencontrèrent au nombre de soixante-six, venus de seize cantons différents, sur plus de cent membres que comptait alors la jeune société. Le sort de celle-ci était donc assuré.

Wytttenbach y commença son discours „en présence de M. l'Avoyer règnant et de M. le Chancelier de l'Académie“, par ce passage de David qui marque son intention d'accentuer le côté amical et religieux de la réunion: „Oh! qu'il est agréable et qu'il est doux pour des frères, de demeurer ensemble! C'est comme la rosée de l'Hermon qui descend sur les montagnes de Sion, car c'est là que l'Eternel envoie la bénédiction, la vie pour l'éternité“ (Psaume 133).

Puis, il résuma ce qui s'était passé depuis l'année précédente rendant un touchant hommage à l'action bienfaisante de son prédécesseur, H.-A. Gosse. L'ancien pharmacien genevois fut le héros de la réunion. M.-A. Pictet, son plus fidèle ami, raconta sa vie

„toute consacrée à la culture des sciences et des arts utiles, au soulagement de l'humanité et à la plus active philanthropie“.

Des visites aux collections locales avaient été organisées. On s'en alla jusqu'à Hofwyl pour voir l'Institut agronomique de Fellenberg, et un certain M. Clia, professeur de gymnastique, exhiba quelques élèves auxquels il fit faire des exercices qui donnèrent une haute idée de leur utilité pour „mettre en harmonie le système entier des muscles, développer la santé de l'individu et l'élégance de ses formes“. C'était le début de la gymnastique scolaire. Le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails (*Bibliothèque universelle*, Sciences et Arts, tome III, 1816) ajoute: „Ce genre d'instruction semble prendre faveur à Berne et il serait à désirer qu'on le propageât dans toute la Suisse“, vœu qui a été largement exaucé depuis.

Quant à la partie scientifique, les discussions relatives à l'organisation de la Société obligèrent à la réduire à la portion congrue: „Rien ne peut marcher vite dans une assemblée nombreuse où l'on parle les deux langues“, constate ingénument le même chroniqueur que nous citons tout à l'heure. M.-A. Pictet trouva cependant le temps de présenter quelques nouveaux appareils de Physique, la lampe de sûreté de H. Davy, la pile lumineuse de Wollaston, la boussole d'azymuth de Kater, etc. et M. Franz Wyder, grand ami des serpents, lut un mémoire sur ceux de la Suisse dont, pour le plus grand effroi de quelques uns des assistants, il avait apporté plusieurs exemplaires vivants qui se promenaient sur la table pendant qu'il parlait et qui se laissaient prendre et caresser „comme des animaux domestiques“.

C'est à Berne que le Gouvernement prit l'initiative, souvent suivie depuis par les Gouvernements cantonaux, d'allouer à la Société bernoise des sciences naturelles une allocation de 600 francs „à titre d'indemnité pour les dépenses que pouvaient lui occasionner les mesures prises pour la réception des associés des divers cantons“. La société de Berne décida d'employer cette somme à commencer un fonds destiné à un prix annuel à accorder au meilleur ouvrage sur une question proposée par la Société helvétique. Tel fut le point de départ de nos prix. On invita, séance tenante, le Comité à s'occuper du choix d'une question, entre plusieurs que proposèrent quelques uns des membres présents. La question ne fut annoncée que l'année suivante à Zurich. En voici le texte: *Est-il vrai que les hautes Alpes de la Suisse soient devenues plus après et plus froides depuis une série d'années?* Les mémoires écrits en allemand, en latin ou en français, devaient être envoyés au Président avant le 1^{er} Janvier 1820, et deux prix étaient promis à leurs auteurs, un prix de 600 livres de Suisse (900 francs de France) et un prix de moitié de cette somme. Disons tout de suite que le second prix seul fut accordé à l'unique mémoire adressé par le maître forestier A. K. L. Kasthofer (1777—1853), alors à Untersee. Celui-ci n'ayant étendu ses recherches qu'au Canton de Berne et non à toute la Suisse, comme on l'avait désiré, ne put recevoir le premier prix.

Le Conseiller d'Etat, PAUL USTERI (1768—1831), nommé à Berne à cet effet, présida la troisième session réunie à Zurich. „C'était un homme de talent“ déclare dans ses *Mémoires*

et souvenirs A.-P. de Candolle qui le désigne, un peu plus loin, comme un homme „froid et réservé“. Usteri était docteur en médecine et jouissait d'une grande considération dans toute la Suisse. Au cours de ses études médicales, il avait pris goût à la botanique qu'il préféra bientôt à la médecine et qu'il devait cependant plus tard négliger pour se donner davantage à la politique. Il s'assimilait avec une facilité remarquable les questions les plus diverses; son sens critique était fort aiguisé, et il se tenait au courant des progrès de ses sciences préférées dont il aimait à entretenir ses collègues de la Société zurichoise des sciences naturelles dans des conférences spirituelles, lumineuses, et toujours agrémentées d'indications relatives aux applications pratiques. S'il n'a pas publié de travaux originaux, ses connaissances étendues dans l'histoire des sciences, son activité permanente, ses vues élevées lui permirent de jouer un rôle important dans le parti radical suisse et dans les multiples sociétés dont il était l'âme.

Le discours qu'il prononça à l'ouverture de la réunion de Zurich reste l'un des plus remarquables, au point de vue des idées générales, qui ait jamais été prononcé devant notre association. L'auteur y aborda plusieurs questions vitales pour la société; il parla deux heures durant et fut écouté avec intérêt, raconte la *Bibliothèque universelle* (tome 6, p. 224), par ceux qui entendaient l'allemand; „les autres furent tenus au courant des objets traités à l'aide d'un extrait préparé d'avance et dont on leur avait distribué des copies“.

Se réunir périodiquement, était-il dit dans ce discours, est nécessaire non seulement pour apprendre à se connaître, mais pour dresser les plans d'études en commun et examiner les meilleurs moyens pour les réaliser: collections, institutions scientifiques, etc. Sans doute, il peut y avoir avantage à se réunir en des lieux différents sous la direction d'un comité annuel, mais d'autre part, nous devons entrevoir pour la continuité des travaux de longue haleine une direction, sinon permanente, du moins ne changeant pas trop souvent ni son siège, ni ses membres. Alors, Usteri émet l'idée d'un centre directeur qui prit plus tard la forme d'un „Secrétariat général“, voté en 1826, à la réunion de Coire et qui commença à fonctionner en 1827 à Zurich où il est resté jusqu'en 1874 et où il eut à sa tête, de 1827 jusqu'en 1831, Paul Usteri lui-même qui prit une part prépondérante dans la fondation des *Mémoires*. Nous verrons comment à partir de 1874, le Secrétariat général devint le Comité central tel que nous le comprenons encore aujourd'hui.

Dans son discours présidentiel, Usteri prévoit en outre la division qui se réalisa aussi plus tard, de la Société en six sections, il émet le vœu que la section de médecine devienne le lien entre la Société helvétique et les Sociétés médicales des cantons. Il touche à la question de la nomination des membres étrangers et à celle de la publication d'un „Bulletin“ dont il pense assez raisonnablement, et tout en en admettant le principe, qu'il faut attendre d'avoir reçu des travaux méritoires avant de lui donner le jour. A ce propos, il annonce que le professeur d'histoire naturelle F. Meisner à Berne (1765—1828) ayant offert de publier à ses frais et sous sa responsabilité personnelle un tel Bulletin, le comité annuel l'a autorisé de le faire à titre d'entreprise privée,

mais avec l'approbation de la Société. Ainsi commença à paraître le 1^{er} Juillet 1817, sous le format in 4^o, le *Naturwissenschaftlicher Anzeiger der Allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften* dont l'existence fut éphémère. Il a été le premier organe public qui fit connaître les textes allemand et français de nos statuts et qui donna un aperçu de ce qui se faisait dans nos assemblées. Ce périodique parut régulièrement du 1^{er} Juillet 1817 jusqu'au 1^{er} Décembre 1822, à raison d'un numéro par mois. Pendant sa dernière année qui se termina en Juin 1823, il parut avec moins de régularité.

La suite du *Naturwissenschaftlicher Anzeiger* publia sous le titre: *Annalen der allgemeinen schweizerischen Gesellschaft*, deux volumes en 1823 et 1824. En même temps, la Société helvétique qui s'était bornée jusque là à publier le „Discours d'ouverture“ présidentiel, y ajouta quelques extraits des rapports envoyés par les Sociétés cantonales, les communications scientifiques lues à la session annuelle, les noms des membres, etc. Cette sorte de procès-verbal abrégé était intitulé: *Kurze Übersicht der Verhandlungen der allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*; puis, à partir de 1825: *Verhandlungen der allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*. Ce fut le début des *Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles*. Nous les retrouverons plus loin.

Dans le discours que nous analysons, le président Usteri trace ensuite d'une façon captivante le tableau de ce qui s'était fait en matière de science dans les divers Cantons; un peu partout des progrès se réalisent. Usteri signale une évolution réjouissante de l'esprit public dans le canton de Vaud, il félicite Genève du retour de A.-P. de Candolle, mentionne les travaux botaniques du Dr Zollikofer à St-Gall et ceux du Conseiller Freyenmuth en Thurgovie. L'Argovie, dit-il, est animée d'un excellent esprit, porté vers tout ce qui est bon et utile. Lucerne a constitué, cette année même, une Société des Sciences et des Arts. Dans le Valais, on en est encore réduit à des vœux et à des espérances etc. etc.

Enfin, tout en reconnaissant combien les savants suisses demeuraient fidèles aux bonnes méthodes de recherches, Usteri les mettait en garde contre les dangers d'une spéculation non contrôlée par l'expérience, telle que celle à laquelle se livraient les „Philosophes de la nature“ dont le grand maître, Lorenz Oken (1779—1851), devait justement, par une singulière ironie du sort, devenir professeur à l'Université même de Zurich en 1833, peu de temps après la mort d'Usteri. Et il n'est pas sans intérêt de noter en passant, puisque le nom d'Oken tombe sous notre plume, que ce savant imaginaire dont le journal, *Isis*, avait rendu compte de la fondation de Gosse, vint en 1822 assister à la réunion de Berne afin de voir de ses yeux comment fonctionnait notre Société helvétique qu'il prit pour modèle lors de la création, la même année, de l'*Association des Naturalistes et médecins allemands*, laquelle se réunit pour la première fois à Leipzig, le 17 Septembre 1822.

Mais revenons à l'importante session de Zurich! Le discours de Paul Usteri avait été si apprécié des 87 membres présents, que son impression dans les deux langues fut votée à l'unanimité. Puis, l'on procéda à la nomination d'un certain nombre de membres honoraires étrangers, parmi lesquels figuraient sir Joseph Banks, Cuvier, de Humboldt et Léopold de Buch. Les statuts de la Société admis à Berne, revus avec beaucoup de soin et améliorés par le Comité annuel, — par Usteri surtout, — furent définitivement adoptés.

La partie scientifique, un peu écourtée lors des deux réunions précédentes, acquit à Zurich plus d'ampleur. C'est là que parla, pour son début comme membre de la Société, Augustin-Pyramus de Candolle (1778—1841) qui occupait la chaire d'histoire naturelle à l'Académie de Genève, après avoir enseigné au Collège de France à Paris comme suppléant de Cuvier, et à la Faculté de Médecine de Montpellier. Le célèbre botaniste traita de la distribution géographique des plantes et il exposa quelques conjectures sur le nombre total des espèces qui végètent sur le globe, nombre qu'il estimait devoir monter au moins à cent dix mille. On entendit ensuite de la bouche de M.-A. Pictet le récit des circonstances dans lesquelles celui-ci avait, quelques jours auparavant, installé à l'Hospice du St-Bernard des instruments météorologiques destinés aux observations faites régulièrement depuis lors par les Religieux à cette haute altitude. Un pharmacien de St-Gall, M. Mayer, parla des établissements récemment fondés en Suisse pour l'extraction du bouillon d'os par la marmite de Papin. B. Studer de Berne et A. Escher de la Linth, deux noms destinés à être particulièrement considérés dans le monde des géologues suisses, traitèrent de certains phénomènes d'érosion marqués sur les roches de la Gemmi, et le professeur F. Meisner de Berne exposa des restes d'animaux fossiles trouvés sur divers points de notre territoire.

Le menu scientifique était donc abondant et varié. Il fut même si copieux que, „faute de temps“, plusieurs autres mémoires qui avaient été annoncés ne purent être lus! On peut dire qu'à partir de la session de Zurich, la Société helvétique, dotée de ses statuts et grandie par l'adhésion de nombreux membres, décidés à coopérer de toutes leurs forces à son succès, avait achevé sa période d'incubation. Elle était devenue un corps bien constitué, une personne morale qui allait exercer une puissante influence sur la production scientifique de notre pays, en servant d'organe centralisateur pour l'exécution des œuvres savantes d'intérêt général.

En 1818, la réunion eut lieu à Lausanne sous la présidence de Daniel-Alexandre Chavannes (1765—1846) le fondateur, en 1803, de la *Société d'Emulation* du canton de Vaud, un de ces pasteurs à la manière de Wyttenbach, fortement épris de toutes les sciences de la nature, y compris celle de l'homme. Cette rencontre coïncida avec la première installation, dans un local de l'Académie de Lausanne, des collections qui servirent de base au Musée cantonal vaudois d'histoire naturelle. Elle suivit de près la terrible inondation qui, le 16 Juin de cette année 1818, dévasta toute la vallée de Bagnes jusqu'à Martigny, à la suite de la rupture du barrage formé par le glacier de

Giétroz. On y disserta naturellement beaucoup sur cet évènement à propos duquel C. Escher de la Linth lut un rapport émouvant, et le doyen Bridel exposa les impressions recueillies par lui pendant une visite dans la région ravagée. L'assemblée vota un témoignage de reconnaissance à Venetz, ingénieur Valaisan, qui avait héroïquement dirigé des travaux grâce auxquels le mal commis par l'inondation avait été largement atténué.

Le tour de St-Gall vint l'année suivante, avec le D^r Zollikofer (1774—1843) comme président. Des questions touchant à toutes les branches de la physique et de l'histoire naturelle y furent traitées et, au surplus, le professeur de philosophie J. P. Scheitlin (1779—1848) y présenta le *Plan d'une Psychologie des Animaux* qu'il devait développer plus tard en un ouvrage en deux volumes qui fit quelque bruit.

Comme l'avait souhaité Gosse, Genève eut en 1820, cinq ans après sa fondation, l'honneur de recevoir pour la seconde fois la Société; ce fut peut-être une déception pour ceux qui avaient espéré pouvoir „s'électrifier“ au contact des bustes; les fameux bustes des grands hommes ne furent pas montrés. En revanche, M.-A. Pictet qui présidait eut le plaisir d'annoncer à l'assemblée la création récente à Genève du Jardin botanique et du Musée d'histoire naturelle. Il le fit dans un langage qui mérite d'être rapporté, car il témoigne de l'esprit de solidarité qui animait les Genevois d'alors.

„Ces établissements sont devenus propriété nationale, dit Pictet à ses confrères des autres cantons, et ils n'ont guère changé de caractère, car Genève n'est qu'une grande famille.“

„Elle ne me démentira pas, cette famille, si, m'adressant en son nom à ses chers Confédérés, je les invite, toutes les fois que des circonstances particulières ou la simple curiosité les amèneront à Genève, à partager les jouissances que nous procurent ces établissements comme s'ils en étaient *copropriétaires* ou tout au moins *usufruitiers* et de resserrer ainsi, de plus en plus par ces communications fraternelles et libérales, des relations utiles à tous.“

De tels sentiments étaient entièrement partagés par tous ceux à qui s'adressaient ces paroles. Ils n'ont guère varié depuis un siècle parmi nous. Tous les établissements scientifiques de la Suisse sont si largement ouverts aux membres de notre Société, que chacun de ceux-ci peut fort bien s'en considérer, selon le mot de Pictet, comme *copropriétaire*.

Après Genève, on alla en 1821 à Bâle, puis à Berne en 1822. L'article IV des Statuts de 1817 disait que „le lieu des réunions ne pouvant point encore être déterminé d'une manière absolue, on le fera provisoirement alterner entre les villes de Genève, de Berne, de Zurich, de Lausanne, d'Aarau, de Basle et de St-Gall. Ce ne sera qu'après cette rotation que l'on décidera si l'on continuera ce mode ou si l'on adoptera un lieu permanent“.

Non seulement on n'adopta pas un lieu permanent, mais on élargit le cycle des villes mentionnées dans les Statuts et l'on décida de se rendre successivement dans les

chefs-lieu de tous les Cantons afin d'offrir aux membres de l'Association l'occasion de visiter la totalité du pays. Aussi, après Aarau qui, en 1823, terminait le cycle primitivement établi, Schaffhouse recevait-elle la visite de la Société en 1824, puis Soleure en 1825, puis Coire en 1826, et ainsi de suite jusqu'à ce que, sortant même du cycle des chefs-lieu de Cantons, l'on se décida en 1829 à tenir séance à l'Hospice du Grand St-Bernard, en 1846 à Winterthur, en 1853 à Porrentruy, en 1855 à la Chaux-de-Fonds, et enfin, à partir de 1863, dans de petites localités telles que Samaden dans les Grisons, ou Linththal, en 1881, dans le canton de Glaris.

Nos visites dans de petites localités et dans des Cantons qui jusque là s'étaient tenus à l'écart du mouvement scientifique, ont eu, entre autres bons effets, celui de susciter la création de Sociétés savantes ou le réveil de Sociétés endormies.

Nous ne disposons ni du temps, ni des moyens qui seraient nécessaires pour présenter ici, ne fût-ce qu'en raccourci, l'histoire des 97 sessions tenues depuis 1815 jusqu'à ce jour, et des communications qui y ont été présentées par les nombreux investigateurs qui ont appartenu à la Société helvétique. Nous nous bornerons à jeter un rapide coup-d'œil sur les principaux épisodes de la vie déjà séculaire de cette dernière. Il n'est guère de travailleur en renom dans le domaine de la science et de la technique qui n'ait fait partie de notre Société au cours de ce siècle, et il n'est guère non plus d'œuvre scientifique importante accomplie en Suisse, que la Société helvétique n'ait encouragée. L'histoire de la Société helvétique se confondra donc avec l'histoire de la science suisse au XIX^e siècle. Nous souhaitons ardemment que cette histoire trouve un jour son historien, car elle apparaîtra sans aucun doute, comme l'un des plus solides titres de gloire de la Patrie.

II.

La Société helvétique en marche.

Ses œuvres principales et ses principaux ouvriers.

Si l'histoire générale de la science en Suisse n'a pas encore été écrite d'une façon détaillée, nous en possédons du moins d'importants fragments, notamment dans les consciencieux travaux de Jacob Siegfried de Zurich (1800—1879) qui, au cours d'une carrière vouée à l'enseignement privé et public, fut nommé, en 1845, questeur de notre Société et lui rendit dès lors d'inoubliables services. Siegfried utilisa un grand nombre de documents authentiques pour l'élaboration de son premier opuscule: *Die wichtigsten Mo-*

mente aus der Geschichte der drei ersten Jahrzehnde der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft (in 8°, Zürich 1848) et, un peu plus tard, pour la rédaction de son mémoire intitulé: *Geschichte der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft, zur Erinnerung an den Stiftungstag den 6. Oktober 1815 und zur Feier des fünfzigjährigen Jubiläums in Genf am 21., 22. und 23. Augustmonat 1865* (in 4°, Zürich 1865). Dans la seconde de ces publications, dont l'impression avait été décidée par le Comité annuel ainsi que par le Comité central, et qui parut pour la session de 1865, où fut célébré le premier cinquantenaire de la Société, Siegfried subdivise les cinquante premières années de notre existence en cinq périodes marquées chacune par une innovation importante dans le mode de constitution de la Société.

La première période admise par lui comprend seulement les deux années 1815 et 1816, consacrées à la fondation et à l'organisation élémentaire de la Société.

La deuxième période, débuta en 1817 par l'adoption des „Statuts“. Elle se termina en 1826, année où l'on décida, durant la session de Coire, de donner à la Société une direction durable, à laquelle devait être confiée l'administration générale et la gestion des finances.

La troisième période commença, en 1827, avec l'entrée en fonction de la susdite direction centrale qui fut appelée *Secrétariat général*. Le siège de ce dernier fut fixé à Zurich, et Paul Usteri, C. Horner et H.-R. Schinz y furent nommés pour trois ans. L'on se félicita généralement de cette création. Dès l'année suivante, D. A. Chavannes regardait le Secrétariat général comme étant „notre véritable pouvoir exécutif“.

En 1829, durant cette même période, parut chez Orell Füssli et C^{ie} à Zurich la 1^{re} partie du premier volume in 4° des „*Denkschriften der allgemeinen schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*“ (le titre en langue française ne fut ajouté qu'en 1837) qui contient neuf mémoires originaux accompagnés de planches, consacrés à des sujets de botanique, de géologie, de zoologie et d'analyse chimique. Un de ces mémoires est d'ordre utilitaire, il expose un projet de correction du Rhin dans la vallée de Domleschg. La seconde partie du volume porte la date de 1833 et renferme l'important mémoire de Venetz sur les variations de la température dans les Alpes de la Suisse. Nul ne contestera que l'apparition de ce volume marque une date importante dans la vie scientifique de notre Société. Il est le prélude d'une collection qui, reprise sur d'autres bases quelques années après, ne s'est plus arrêtée et compte aujourd'hui quarante-neuf volumes, lesquels contiennent des travaux dont nous avons le droit d'être fiers.

„Ce qu'au milieu du siècle passé, écrivait Usteri dans la préface du volume des *Denkschriften* de 1829, une Société de naturalistes et de médecins suisses, dirigée depuis Bâle, s'était proposée d'atteindre, en publiant une collection du même genre (*Acta helvetica, physico, mathematico, anatomico, botanico, medica*) dont neuf volumes ont paru entre 1755 et 1787, ses successeurs, stimulés par les progrès des sciences et un plus grand choix des moyens, veulent l'essayer à leur tour pour le bien

des sciences naturelles et pour l'honneur de la patrie." Nous retrouvons affirmé là, le double souci de la science et de la patrie que nous avons noté déjà à l'origine de la Société.

La quatrième période de Siegfried s'étend de 1836 à 1859. Elle est surtout caractérisée par un important changement dans l'ordonnance des assemblées annuelles. En effet, il fut admis en 1836 que, désormais, l'on tiendrait outre les séances générales et publiques dans lesquelles tous les membres sont réunis, des séances de *sections*, réservées au groupement des seuls membres qui cultivent une même science particulière. L'article VII des premiers Statuts prévoyait déjà des sections pour l'exposé „d'objets spéciaux qui n'offriront pas un intérêt général". Mais, en 1835, à Aarau, le Dr Mayor demanda, pour la première fois, la formation d'une section médicale, afin d'y faire une lecture accompagnée de démonstrations. Des salles furent mises à sa disposition à cet effet, et, l'année suivante, en 1836, à Soleure, il fut établi trois sections, une de Physique et Chimie, une de Botanique et une de Géologie. On décida de terminer les séances générales entre 11 heures et midi, afin de laisser aux Sections le temps de tenir leurs assemblées dont les *Actes* donnèrent depuis lors un résumé spécial.

Notons en passant que dans toutes les réunions subséquentes les sections ont fonctionné, en nombre d'ailleurs très différent selon les endroits et la variété des programmes. C'est ainsi qu'en 1896 à Zurich elles furent au nombre de 14, tandis que l'année suivante elles tombèrent à 4 à Engelberg, pour remonter à 12 en 1898 à Berne.

C'est aussi en 1836 que la Société résolut de publier elle-même ses Mémoires sous le nom de „*Neue Denkschriften (Nouveaux Mémoires)*“ et sous la surveillance d'une Commission spéciale. L'impression de ce recueil, dont le premier volume porte la date de 1837, fut faite à Neuchâtel jusqu'en 1850, puis elle passa à Zurich.

La cinquième période débuta en 1860 par ce fait nouveau, l'attribution par la Confédération de subsides financiers destinés à faciliter les entreprises scientifiques de la Société. Jusque là, celle-ci avait vécu de ses propres deniers, c'est-à-dire des cotisations annuelles payées par ses membres actifs (fixées originellement à 4 francs, ces cotisations ont varié depuis lors sans cependant jamais s'élever, croyons nous, à plus de 5 francs), et des dons que lui faisaient les gouvernements des cantons sur le territoire desquels la Société se réunissait. Ces dons se montant annuellement à quelques cents francs, furent consacrés par le Règlement de 1817 (Article VI, paragraphe 4), à former des prix destinés à couronner les Mémoires présentés aux concours ouverts sur des sujets appartenant aux sciences naturelles.

En 1860, la Confédération mit une somme de 3000 francs à la libre disposition de la Société qui crut devoir l'affecter à une œuvre nationale, la *Carte géologique de la Suisse* au 1:100000, et, l'année suivante, le Conseil fédéral, sur le préavis de notre Comité central, accorda à l'un de nos concitoyens, Werner Munzinger d'Olten, un subside de 5000 francs pour l'aider dans ses voyages scientifiques en Afrique, sous la condition que tous les objets d'histoire naturelle qu'il pourrait récolter, seraient remis à l'Ecole polytechnique fédérale. Munzinger, rentré en Suisse en 1863, s'étant mis dès lors en

relations directes avec les autorités fédérales, la Société n'eût plus à s'en occuper. Nous mentionnons cependant l'encouragement pécuniaire donné par le Gouvernement helvétique aux explorations de Munzinger en pays lointains, parce qu'il nous paraît être, à plus de quarante ans de distance, l'avant-coureur de la „Bourse de voyage“ instituée en 1904 sur la demande de la Société suisse de Botanique.

La période qui nous occupe est encore signalée par la fondation du Prix Schläfli, conséquence d'un legs fait à la Société par Alexandre Schläfli, de Berthoud (1831—1863). Ce bienfaiteur, avait, après de solides études médicales faites à Zurich et à Paris, pratiqué la médecine dans l'armée turque et beaucoup voyagé. Etant mort à Bagdad le 5 Octobre 1863, on trouva qu'il avait, par testament déposé à la légation française à Constantinople, donné sa fortune à la Société helvétique sous la condition que celle-ci mettrait chaque année au concours des questions d'histoire naturelle. Le premier concours, ouvert en Juin 1865, sollicitait une Contribution à la connaissance des phénomènes diluviens et quaternaires en Suisse et le premier prix fut décerné en 1866 sur un rapport de A. Mousson, à M. Isidore Bachmann de Berne, avec une mention honorable à M. J.-L. Frei, régent à Ober-Ehrendingen près de Baden. Le legs Schläfli, déduction faite des frais, s'éleva à la somme de fr. 8698, laquelle fut augmentée à plusieurs reprises et atteint aujourd'hui 18000 francs. Ce legs a permis de maintenir régulièrement la mise au concours de sujets d'étude portant sur les différentes branches de la science et qui, pour la plupart, ont suscité des travaux de réelle valeur.

Naturellement, la cinquième période de la vie de la Société, se termine pour notre premier historien, Siegfried, à la fin de l'année 1864 et au jubilé du cinquantième anniversaire de la Société, lequel fut fêté à Genève les 21, 22 et 23 Août 1865. La session eût, à cause de cette circonstance, un éclat exceptionnel, éclat qui lui fut conféré par la valeur des communications présentées, aussi bien que par la présence d'un nombre inaccoutumé d'illustrations venues de l'étranger. Présidée par Auguste de la Rive, ayant pour vice-présidents Alphonse de Candolle et F. J. Pictet de la Rive, une bonne partie de l'Etat-major de la Science suisse et européenne y assista. A côté des Woehler, Dumas, Henri St^e Claire Deville, Frankland, Tyndall, Dove, de Bary, Schimper, Steenstrup, Claude Bernard, Des Cloizeaux, Volpicelli, etc., on voyait nos compatriotes: His, Rüttimeyer, Kölliker, Carl Vogt, Thury, Desor, G. F. Venetz, Escher de la Linth, B. Studer, F.-A. Forel, Renevier, Schönbein, Clausius, alors professeur à Zurich, et son collègue Culmann, et Oswald Heer, et Edouard Claparède, et beaucoup d'autres. Auguste de la Rive signala dans son discours présidentiel les deux courants qui entraînaient les esprits de l'époque, l'un vers la recherche de rapports entre les forces considérées jusqu'alors comme très différentes les unes des autres; et l'autre, vers les applications pratiques de la science. Puis, il exposa l'état de la question des glaciers, qui „appartient à la Suisse, affirmait-il, par droit de naissance, et à tout le monde savant, par droit de conquête“.

Parmi les réjouissances qui agrémentèrent le jubilé cinquantenaire, la plus notable fut le pèlerinage accompli au Mont-Gosse. Les membres y furent conduits dans „une

longue file de voitures“ et la réception qui leur fut faite par le Dr Louis-André Gosse (1791—1873), fils du fondateur de la Société, offrit un caractère de haute cordialité.

La brochure historique de Siegfried, forte de 98 pages in 4°, et ornée d'un portrait lithographié d'Henri-Albert Gosse, a été gracieusement offerte à tous les membres qui prirent part à la fête de 1865. Nous eussions voulu donner à leurs successeurs de 1915 une suite de cette histoire conçue sur le même plan que celui adopté par le savant auteur zurichois. Mais, durant les cinquante dernières années, l'extraordinaire essor qu'ont pris toutes les sciences dans notre pays comme dans le reste du monde, et le nombre croissant des entreprises auxquelles s'est associée notre Société, ont suscité tant d'enquêtes, de recherches, de discussions et de décisions diverses que leur inventaire exigerait une longue préparation. Pressés par le temps, nous sommes obligés de nous restreindre au bref aperçu qu'on va lire et dans lequel nous prions nos collègues de ne voir qu'une rapide „introduction“ aux notices relatives à l'activité de ces „Commissions de la Société helvétique“ au sein desquelles s'est vraiment accompli la majeure et la plus durable partie de son œuvre. C'est dans ces notices que le lecteur trouvera le véritable complément de l'exposé historique de Siegfried.

D'ailleurs, si même nous avions le loisir de poursuivre, selon la méthode de Siegfried, la subdivision de notre histoire en périodes établies sur les progrès réalisés dans l'administration de la Société et dans son adaptation aux circonstances nouvelles, nous n'hésiterions pas à prolonger la cinquième période de Siegfried jusqu'à l'an 1874, puis à distinguer dans la longue série des années suivantes, deux autres périodes seulement.

En effet, nous ne voyons guère durant ce second demi-siècle de notre existence que deux grandes décisions qui aient notablement modifié notre ménage intérieur. C'est, en 1874, la réorganisation du *Comité central*, nommé, depuis lors, pour six ans et non rééligible. Et c'est, en 1910, la création du *Sénat*.

Nous considérons donc la session de Coire en 1874, pendant laquelle fut adoptée la révision des articles des Statuts relatifs à la direction de la Société et furent précisées les attributions du Comité central et du Questeur, comme ayant inauguré la sixième période de notre vie, la „période des Comités centraux“, pourrait-on dire.

Ce fut une longue et féconde période de trente-six années pendant laquelle se succédèrent les six Comités centraux suivants:

- | | | |
|-------------------------------------|--------------------------------------|---|
| 1. Comité central qui siégea à Bâle | de 1875 à 1880 sous la présidence de | EDOUARD HAGENBACH-BISCHOFF, physicien. |
| 2. „ „ „ „ à Genève | de 1881 à 1886 sous la présidence de | LOUIS SORET, physicien. |
| 3. „ „ „ „ à Berne | de 1887 à 1892 sous la présidence de | THÉOPHILE STUDER, zoologiste. |
| 4. „ „ „ „ à Lausanne | de 1893 à 1898 sous la présidence de | F.-A. FOREL, naturaliste. |
| 5. „ „ „ „ à Zurich | de 1899 à 1904 sous la présidence de | C.-F. GEISER, mathématicien. |
| 6. „ „ „ „ à Bâle | de 1904 à 1910 sous la présidence de | FRITZ SARASIN, zoologiste et explorateur. |

Parmi les plus heureux événements se rattachant à cette période, nous signalerons l'extension de l'aide financière accordée par la Confédération, l'achèvement de la Carte géologique de la Suisse en 1888, le début des travaux limnologiques inaugurés par Forel, la participation de la Société aux Expositions nationales Suisses de 1883, à Zurich, et de 1896, à Genève, l'augmentation du nombre des „Sociétés filiales“ c'est-à-dire, des Sociétés cantonales ou locales de sciences naturelles, et l'apparition de Sociétés suisses s'occupant d'une branche spéciale des sciences de la nature. Ces dernières sont reliées à la Société helvétique sous la dénomination de „Sections“ et elles lui adressent chaque année un „Rapport“, au même titre que les Sociétés filiales.

Les Sections permanentes sont actuellement au nombre de sept qui, par rang d'ancienneté, sont:

1. *La Société géologique suisse*, fondée en 1882.
2. *La Société botanique suisse*, fondée en 1890.
3. *La Société zoologique suisse*, fondée en 1894.
4. *La Société suisse de Chimie*, fondée en 1901.
5. *La Société suisse de Physique*, fondée en 1908.
6. *La Société suisse de Mathématiques*, admise en 1910 et
7. *La Société entomologique suisse* qui remonte à 1858, mais ne demanda son admission qu'en 1913.

Quant à la période dans laquelle nous sommes encore, elle commença par la votation de l'institution du *Sénat de la Société helvétique*, dont l'idée avait été émise déjà par le Comité central à la Commission préparatoire de Glaris en 1908, dans le but de donner plus de stabilité à la direction de la Société. Quelques savants avaient paru caresser le projet de centraliser entièrement les pouvoirs de la Société et de remédier aux petits inconvénients résultant du système libéral qui avait présidé jusque là destinées à ses, par la création d'une sorte d'Académie helvétique¹⁾ qui eût été richement dotée par la Confédération et établie sur le modèle des Académies des Sciences des grands pays voisins. On avait même interprété la proposition faite en 1905 de publier un résumé de tous les travaux scientifiques parus en Suisse, dans un *Bulletin* spécial, comme une première tentative de centralisation. De nombreux corps savants, les Sociétés cantonales, les Facultés des Sciences des Universités Suisses, etc.

¹⁾ On lit dans le Rapport du Comité central, présenté à la session de Locarno, en 1903 (Actes, p. 135): „Par lettre du 24 Septembre 1902, le Département fédéral de l'Intérieur a invité le Comité central de la Société helvétique à donner son opinion sur l'initiative de la création d'une Académie suisse“

Dans une conversation provisoire, les membres de ce Comité se sont prononcés à l'unanimité en faveur d'un préavis négatif. Le Département ayant notifié le 5 Novembre que les auteurs de l'initiative avaient retiré leur mémorial, une réponse écrite devint superflue.

consultés sur ce projet, lui avaient donné leur adhésion; mais d'autres avaient fait des réserves et d'autres encore l'avaient catégoriquement repoussé. La proposition, longuement étudiée et discutée, finit par être rejetée en 1907 par la Société, sous les yeux de laquelle avait été placé un exemplaire du *Bulletin scientifique suisse*, tiré à titre d'essai et qui, par conséquent, n'eût aucune suite.

Les discussions qui aboutirent à ce vote négatif, tout en mettant en évidence l'opinion anticentralisatrice de la majorité, avaient éclairé celle-ci sur les avantages qu'il pourrait y avoir de posséder un organe destiné à donner une continuité plus parfaite à la direction de la Société et, par sa composition même, à entretenir un contact permanent entre les représentants des Chambres fédérales et les Commissions subventionnées par la Confédération, ainsi qu'à faciliter les rapports entre la Société helvétique et les Associations scientifiques étrangères.

Aussi, lorsque le Comité central proposa à l'Assemblée de Lausanne, en 1909, la création d'un Sénat composé non seulement de membres de la Société, mais aussi de „délégués du Conseil fédéral, dont le nombre ne doit pas dépasser un cinquième du total des membres appartenant à la Société“, cette proposition fut-elle votée à l'unanimité. La première séance du Sénat se tint au Casino de Bâle le 10 Juillet 1910.

En même temps qu'elle votait l'institution du Sénat, l'Assemblée de Lausanne décida la publication des Œuvres d'Euler et la Commission chargée de présider à ce grand travail présenta son premier rapport l'année suivante à Bâle. Enfin, un dernier fait important consacré en 1910 fut l'admission de la Société helvétique comme membre de l'Association internationale des Académies, fondée en 1889 dans le but „de préparer ou de promouvoir des travaux scientifiques d'intérêt général qui seront proposés par une des Académies associées et, d'une manière générale, de faciliter les rapports scientifiques entre les différents pays“.

En voilà assez, n'est-il pas vrai? pour nous autoriser à considérer l'année 1910 comme ouvrant une ère nouvelle dans laquelle notre vieille Société, encouragée par les importants progrès réalisés sous la direction de son Comité central de 1905 et pleine de confiance dans le dévouement du Comité de 1911 qui la régit encore, s'est bravement engagée. Le Jubilé que nous allons célébrer au bruit du canon guerrier, et dans des circonstances de politique générale si profondément douloureuses, demeurera sans doute l'un des principaux moments de cette nouvelle période.

Mais, n'insistons pas et retournons à notre passé!

Depuis un siècle, quelles qu'aient été les fluctuations extérieures, notre Société n'a pas cessé de travailler. Si, à quatre reprises, en 1831, 1859, 1870, 1914, les événements politiques l'ont empêchée de tenir ses assises annuelles, ils n'ont pu arrêter l'activité scientifique de ses membres. Nous en attestons la collection de nos procès-verbaux publiés dans les „Actes“, de nos *Mémoires*, des *Comptes rendus* que jadis, la *Bibliothèque universelle*

et, plus récemment, les *Archives des Sciences physiques et naturelles*¹⁾ ont fait paraître. Ces recueils renferment la preuve de notre marche régulièrement ascendante.

Le but officiellement assigné à la Société helvétique, de contribuer à l'avancement des Sciences naturelles en général et, particulièrement en Suisse, explique pourquoi les premières communications qui lui furent faites touchaient presque toutes aux objets appartenant à l'un ou à l'autre de ce qu'on appelait „les trois Règnes de la nature“. Mais la Société ne tarda pas à élargir son cadre en y introduisant l'ensemble des Sciences physiques. Très tôt, quelques uns de ses membres s'ingénierent à dresser le programme de recherches extrêmement variées à faire dans les diverses régions de la Suisse. Ainsi en 1818, A. P. de Candolle exposa dans le *Naturwissenschaftlicher Anzeiger* de Meisner (1^{er} Janv. 1818, n° 7) les *desiderata* de la Botanique helvétique: géographie botanique, physiologie végétale, tératologie, nomenclature, etc. et, dès 1823, F. X. Bronner (1758—1850) un ancien bénédictin qui professait les mathématiques à Aarau, présenta à la réunion de la Société qu'il présidait dans cette ville, une longue liste de questions de Physique susceptibles selon lui d'être résolues dans notre pays. Dans cette liste figuraient des observations sur le mouvement du pendule pour connaître la nature de l'intérieur des montagnes (gisements métalliques, grottes, etc.); des observations sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée; sur la pénétration de la chaleur solaire dans le sol; sur la température de nos lacs et de nos sources, les changements de leur niveau, leur faune et leur flore; sur la rosée dans les montagnes; sur les sources intermittentes; sur les rapports entre l'évaporation et les précipitations; sur les vents locaux; sur l'origine et la configuration des grottes; sur la rapidité de la dénudation; sur les blocs erratiques; sur la déformation des fossiles comme moyen d'évaluer la contraction des couches sédimentaires qui les renferment, etc., etc. On voit poindre dans cette énumération quelques uns des problèmes à la solution desquels s'attachèrent avec beaucoup de persévérance plusieurs de nos compatriotes les mieux qualifiés pour l'entreprendre.

Très tôt également, s'établit la coutume de confier à des Commissions composées de personnes particulièrement compétentes, le soin de préparer collectivement la solution

¹⁾ La *Bibliothèque universelle* était la suite de la *Bibliothèque britannique*, fondée à Genève en 1796 par Marc-Auguste Pictet, Frédéric-Guillaume Maurice et Charles Pictet de Rochemont. Ce dernier recueil changea son titre en 1816, et, jusqu'en 1835, il parut en trois séries: la série *Littérature* (60 volumes) la série *Sciences et Arts* (60 volumes) et la série *Agriculture* (14 volumes). C'est dans la série *Sciences et Arts* que se trouvent les „Notices“ sur les „Sessions de la Société helvétique des Sciences naturelles“. De 1836 jusqu'en 1845, les séries scientifique et littéraire furent de nouveau réunies sous le titre de *Bibliothèque universelle de Genève* (60 volumes, plus cinq volumes publiés par Auguste de la Rive sous le nom d'*Archives de l'Electricité*). Depuis 1846, la partie scientifique fut définitivement séparée et publiée sous le titre d'*Archives des Sciences physiques et naturelles*. Cette dernière collection a fait régulièrement paraître des *Comptes rendus des travaux* présentés à nos sessions, depuis 1879 jusqu'à 1910. Le centenaire de la Bibliothèque universelle a été fêté à Genève le 7 Septembre 1896, sous la présidence de M. Edouard Sarasin et, à cette occasion, M. Philippe Guye a lu un travail: *La Bibliothèque universelle et son rôle dans le domaine scientifique*, qui a paru dans les *Arch. Sc. phys. et nat.* 4^e période, tome II, 1896, p. 313—338.

des problèmes dont l'étendue dépasse les capacités d'un seul homme. La première de ces Commissions eût le soin de notre Bibliothèque et de nos Archives; la seconde, nommée en 1822, reçut pour tâche l'étude comparative des *Poids et Mesures* dans les vingt-deux Cantons. L'année suivante, on procéda à l'élection d'une Commission chargée de préciser la meilleure méthode à suivre dans les *Observations météorologiques et hypsométriques* et les améliorations à apporter dans *l'Economie et la législation forestière*. Les problèmes agricoles préoccupèrent aussi beaucoup nos plus anciens devanciers. Sur l'initiative de la Classe d'Agriculture de la Société des Arts de Genève, Usteri proposa et fit adopter, en 1827, la création d'une section permanente d'Agriculture, laquelle, sous l'égide de la Société helvétique et sous la direction d'un Comité central spécial, siégeant à Berne, serait chargée de centraliser les résultats des travaux accomplis par les Sociétés cantonales d'Agriculture et d'établir une Statistique agricole comparée pour tous les cantons suisses. D'autre part dès 1825, Usteri sollicitait des analyses de toutes nos eaux minérales et appelait l'attention sur le profit qu'il y aurait à multiplier les Etablissements de bains pour malades. On institua alors une *Commission balnéologique*. A la même époque, l'on s'occupa activement de la correction des torrents et des rivières. L'exemple si brillamment donné par Conrad Escher de la Linth (1767—1823), enflammait tous nos ingénieurs. Dès ses débuts, par le moyen des concours, la Société appela l'attention des techniciens sur les variations périodiques de la température. Nous avons vu que le forestier Kasthofer avait reçu une récompense pour la réponse à la question de savoir si les Hautes-Alpes devenaient plus froides de nos jours. Cette question engagea à s'enquérir des limites des glaciers que l'on commençait à tenir pour changeantes.

En 1815, Jean de Charpentier (1786—1855), alors directeur des salines de Bex, ayant rencontré en haut de la vallée de Bagnes un simple chasseur de chamois nommé Perraudin, celui-ci lui fit part de l'idée géniale qu'il avait relativement à l'ancienne extension des glaciers. „Toute la vallée où nous sommes, lui disait-il, a été occupée par un vaste glacier qui s'étendait jusqu'à Martigny, comme le prouvent les blocs de roche que l'on trouve dans les environs de cette ville et qui sont trop gros pour que les eaux aient pu les y amener.“ L'hypothèse parut si invraisemblable à de Charpentier qu'il ne lui accorda aucune considération. Et quand, d'une façon tout à fait indépendante, Ignace Venetz, de Sion (1788—1859), ingénieur cantonal valaisan, le véritable inventeur de la théorie glaciaire, fut conduit à la même hypothèse et en fit part de son côté à de Charpentier, le savant géologue lui opposa toutes sortes d'objections. Pourtant Perraudin et Venetz avaient vu juste. Mais combien d'efforts furent nécessaires pour convertir le monde savant à cette conception d'un immense glacier qui aurait autrefois recouvert, des Alpes au Jura tout le plateau suisse! Plusieurs de nos anciens membres se sont illustrés dans la recherche des preuves à l'appui de cette théorie dont Venetz avait été le premier à les entretenir et qui est aujourd'hui universellement acceptée. Aussi, que de souvenirs étroitement attachés à notre histoire n'évoque-t-elle pas, cette théorie!

De Charpentier, si rebelle d'abord à l'accepter, en devint l'un des plus ardents champions; il eut l'insigne mérite d'en convaincre Agassiz qui, avec son incomparable maîtrise, allait à son tour s'en faire le défenseur auprès des coryphées de la Géologie. La scène se passa le 24 Juillet 1837, à la session de Neuchâtel dont Agassiz avait reçu la présidence. Dans son discours d'ouverture, rédigé paraît-il pendant la nuit qui précéda la séance, Agassiz rendant hommage à l'esprit d'initiative des savants suisses, en citait comme exemple le travail accompli par Venetz et de Charpentier démontrant l'ancienne extension des glaciers par les blocs erratiques, par les roches polies et striées, par les anciennes moraines observées en plusieurs régions par eux et par lui-même. Il citait des faits, et généralisant plus encore que ses deux prédécesseurs, Agassiz laissait entrevoir une épaisse couche de glace recouvrant non la Suisse seulement, mais toutes les parties de la terre où l'on constate les phénomènes erratiques, phénomènes qu'il essayait d'interpréter par l'hypothèse d'un abaissement général de la température. Toute explication qui ne rend pas compte en même temps du poli de la surface du sol, de la superposition et de la forme arrondie des cailloux et du sable qui reposent immédiatement au-dessus des surfaces lisses, et de la forme anguleuse des grands blocs superficiels est une explication inadmissible, affirmait-il. Or, c'était le propre précisément des explications données par le plus grand géologue de l'époque. La présence de Léopold de Buch, à la séance, n'empêcha pas Agassiz d'ajouter dans un beau mouvement d'indépendance: „Cette manière de voir, je le crains, ne sera pas partagée par un grand nombre de nos géologues qui ont sur ce sujet des opinions arrêtées, mais il en sera de cette question comme de toutes celles qui viennent heurter des idées reçues depuis longtemps

„Quand M. de Buch affirma pour la première fois, en face de l'école formidable de Werner que le granit est d'origine plutonique et que les montagnes se sont élevées, que dirent les Neptunistes? Il fut d'abord seul à soutenir sa thèse et ce n'est qu'en la défendant avec la conviction du génie, qu'il l'a faite prévaloir. Heureusement que dans les questions scientifiques, les majorités numériques n'ont jamais décidé de prime abord aucune question.“

A quelque temps de là, Alexandre de Humboldt, faisant allusion à cette séance de Neuchâtel, écrivait à Agassiz:

„Léopold de Buch est furieux contre vos moraines et celles de Charpentier, considérant ce sujet comme sa propriété exclusive. Quant à moi, bien que moins hostile à ces nouvelles vues et prêt à admettre que les blocs n'ont pas tous été transportés de la même manière, je suis cependant disposé à croire que les moraines sont dues à des causes plus locales.“

C'est la même année qu'Edouard Desor (1811—1882) vint s'établir à Neuchâtel et qu'il contracta pour Agassiz cette amitié admirative dont il a donné l'expression en maints passages de ses volumes de 1844 et 1845, intitulés: *Excursions et séjours dans les Glaciers et les hautes régions des Alpes, de M. Agassiz et de ses compagnons*

de voyage. Ces ouvrages de Desor, ainsi que les *Etudes sur les glaciers* (1840) et les *Nouvelles études et expériences sur les glaciers* (1847), publiés par Agassiz lui-même, nous touchent de près. Nos pères en eurent la primeur lors des communications relatives à leurs travaux sur le glacier de l'Aar que se plurent à leur faire Agassiz et ses lieutenants pendant les sessions de 1841 et des années suivantes.

Un certain nombre des objections présentées contre la théorie des anciens glaciers ne pouvaient être écartées que par de nouvelles observations sur la manière dont se conduisent les glaciers actuels, notamment sur leurs mouvements, leur structure, la distribution de la température dans leur épaisseur, etc. Tout cela ne pouvait être étudié avec fruit que sur les lieux. Le 5 Août 1840 Agassiz quitta donc Neuchâtel, accompagné de Carl Vogt (1817—1895), qui collaborait à ses recherches sur les Poissons, de H. de Coulon, François de Pourtalès, ses étudiants, et de deux guides expérimentés, Leuthold et Wanger, pour aller s'installer sur la moraine médiane du glacier inférieur de l'Aar, spécialement choisi pour y entreprendre des investigations systématiques qui devaient durer pendant plusieurs années. Abrités sous un énorme bloc de schiste micacé, ces jeunes gens — Agassiz n'avait alors que trente-trois ans et il était l'ainé de la bande — bientôt rejoints par Desor et Célestin Nicolet (1803—1871) utilisèrent les talents de l'un de leurs guides pour faire construire, contre ce rocher, une sorte de cabane destinée à devenir célèbre sous le nom d'*Hôtel des Neuchâtelois*. C'est là, en effet, que s'élaborèrent plusieurs des découvertes glaciaires demeurées classiques, faites par la petite troupe neuchâteloise dans la même région — il n'est pas sans intérêt de le rappeler — où l'un de ses devanciers, François-Joseph Hugi, professeur au Lycée de Soleure (1796—1855), le premier observateur suisse des glaciers depuis H.-B. de Saussure, avait, lui aussi, en 1827, construit une cabane de planches dont on voyait encore les vestiges en 1839. D'autre part, si l'on se souvient qu'à l'Hôtel des Neuchâtelois, détruit en 1844 par la brisure du bloc qui lui servait de point d'appui, succéda à quelque distance, le *Pavillon Desor*, puis la *Cabane Dolfuss-Ausset* qui permit au savant alsacien de ce nom d'accumuler pendant vingt ans ses *Matériaux pour l'étude des glaciers* (9 volumes, avec atlas, publiés en 1864), on conviendra qu'il n'existe probablement nulle part au monde de localité où les masses de glace aient été plus longuement et plus patiemment étudiées. N'est-ce point encore au glacier diluvien de l'Aar que notre regretté collègue A. Baltzer consacrait, il y a vingt ans à peine, une de ses meilleures monographies?

A la fois laboratoire de physique, de chimie et de pétrologie, l'étroit espace ménagé sous le rocher schisteux servit en outre aux études zoologiques de Carl Vogt sur les organismes de la neige rouge et il fournit à H. Nicolet la „Puce des glaciers“ (*Desoria glacialis*), insecte du groupe des Podurelles, auquel le savant lithographe de Neuchâtel consacra une monographie que nos „*Mémoires*“ ont publiée. L'Hôtel était, au surplus, le lieu de rendez-vous de nombreux savants attirés par la renommée de ses hôtes, curieux d'assister à leurs recherches ou, tout simplement, désireux de

goûter pendant quelques heures au plaisir de respirer une fraîche, joyeuse et réconfortante atmosphère physique et morale.

Un beau jour d'Août 1841, Forbes d'Edimbourg y vint chercher Agassiz et Desor pour faire avec eux, non tout à fait la première, mais l'une des premières ascensions de la Jungfrau. L'année suivante, Arnold Escher de la Linth (1807—1873) en fut l'hôte assidu.

La science suisse n'a point oublié ce qu'elle doit de reconnaissance à ce dernier, fils illustre d'un illustre père, et à son ami Bernard Studer (1794—1887). Il furent sans conteste l'un et l'autre les prototypes de nos „Alpengeologen“. Ils travaillaient ensemble à la Carte géologique de la Suisse dont ils donnèrent à eux seuls la première édition en 1855, et ils défendaient alors la théorie selon laquelle la chaîne des Alpes se diviserait en un certain nombre de massifs ellipsoïdes, placés les uns à côté des autres comme les cases d'un échiquier. Escher est mort prématurément en 1873, laissant le souvenir non seulement d'un grand géologue dont les travaux d'une rare perfection eurent une portée universelle, mais encore, d'un noble caractère. Il avait pour devise: *Lieber zweifeln als irren*, et il donna maints exemples de sobriété dans l'annonce de ses découvertes et du plus parfait désintéressement. Bernard Studer était de la même trempe que lui. On se souvient que son père, Samuel Studer, l'avait pris avec lui pour assister à l'inauguration de notre Société, au Mont-Gosse. Le lendemain de cette cérémonie, le 7 Octobre 1815, il en était reçu membre, et il lui demeura fidèle jusqu'à sa mort, soit pendant 72 ans. Nous ne croyons pas que l'on puisse citer un second exemple d'une aussi longue collaboration et, nous l'ajoutons sans hésiter, d'une collaboration aussi agissante et aussi féconde que fut la sienne. Studer a assisté à plus de trente de nos sessions, il les a présidées en 1839 et en 1858; il fut l'instigateur de la Carte géologique et, par contre coup, de la Carte topographique, à laquelle le général Dufour, qui en a dirigé avec un talent hors ligne l'exécution, a attaché son nom. Ce sont deux chefs d'œuvre admirés partout.

Par ses cours, ses innombrables excursions et ses ouvrages didactiques, Studer a suscité une quantité de disciples. Aucun nom ne mérita mieux que le sien la popularité de bon aloi dont il jouit dans toutes les parties de la Suisse, et la fête dont le „Nestor“ de nos géologues, comme on aimait à l'appeler, fut le héros à la réunion de Bex en 1877, est restée unique dans nos annales. Alphonse Favre lui remit là, pour célébrer le 83^e anniversaire de sa naissance, un Album contenant les portraits de tous les géologues de la Suisse, et des voix d'enfants déguisés en gnomes chantèrent ses louanges.

La Commission pour la Carte géologique que Studer présida pendant plus d'un quart de siècle se réunissait tantôt à Berne, tantôt à Neuchâtel, tantôt à Combe-Varin, vaste domaine situé dans la vallée des Ponts, non loin de Noiraigue, et dans lequel Desor qui en était l'heureux propriétaire, recevait chaque été une foule de savants de tous les pays. „Par ses qualités aimables, a écrit Carl Vogt, et par son activité prodigieuse, Desor était devenu un centre pour les efforts scientifiques en Suisse. Nulle entreprise ne lui restait étrangère; on pouvait dire qu'il jouait dans notre petit pays un rôle

analogue à celui d'Alexandre de Humboldt en Allemagne. La Société helvétique des Sciences naturelles, le Congrès international d'Anthropologie, le Club alpin, les Sociétés d'histoire, d'utilité publique n'avaient pas de membre plus actif que lui et des publications incessantes en français et en allemand se pressaient dans les recueils scientifiques."

Le nom de Combe-Varin évoque celui d'une autre habitation hospitalière, Sankt-Margarethen, dans laquelle Peter Merian (1795—1883), le géologue bâlois, aimait à recevoir, avec beaucoup de grâce et de générosité, ses confrères du reste de la Suisse. Lié d'amitié avec B. Studer depuis les bancs de l'Université de Göttingue, Merian fut son rival d'assiduité et de dévouement au sein de notre Société, à laquelle il appartint pendant soixante ans. Son „Profil“ du Jura, publié en 1829 dans nos „Mémoires“, servit dit-on de base aux travaux ultérieurs de Thurmann (1804—1855), le parrain du Néocomien, et d'Amanz Gressly (1814—1865) cet intuitif original dont le „flair“ de géologue est resté légendaire et qui a introduit dans la science la notion de *facies*. Nous serions donc tentés de citer P. Merian comme chef de file de la glorieuse phalange des géologues jurassiens si nous ne nous souvenions qu'au Locle, en 1885, l'un de ces derniers, Auguste Jaccard (1833—1895) modeste ouvrier guillocheur, devenu, par ses seuls mérites, professeur à l'Académie de Neuchâtel, nous signalait dans son discours présidentiel, Léopold de Buch — celui-là même qu'Agassiz devait rencontrer plus tard parmi les adversaires de la théorie glaciaire — comme le véritable fondateur de la stratigraphie du Jura. Quoiqu'il en soit, ce furent bien en réalité des „casseurs de cailloux“ suisses, de Peter Merian à Léon Du Pasquier (1864—1897), en passant par les dénicheurs de fossiles que furent le Dr Campiche, Pictet de la Rive, Perceval de Loriol et beaucoup d'autres, encore très heureusement vivants, qui nous ont fait connaître la structure intime de notre Jura.

Les Musées de Genève, Zurich et Bâle s'enorgueillissent à juste titre des magnifiques collections que leur ont laissées quelques uns de nos principaux paléontologistes, nous voulons parler surtout de Pictet de la Rive (1809—1872), Oswald Heer (1809—1883) et Louis Rütimeyer (1825—1895) qui comptent aussi, tous trois, parmi nos anciens présidents. Les deux premiers avaient débuté par l'étude de la nature vivante et particulièrement des Insectes. Nous devons à l'un, un *Traité sur les Névroptères*, à l'autre, un *Catalogue des Coléoptères de la Suisse*. Ce furent les Insectes qui les orientèrent vers la Paléontologie. Berendt, le révélateur de la faune conservée dans l'ambre jaune, ayant prié Pictet de déterminer les Névroptères ensevelis depuis des siècles dans cette résine, le professeur de Zoologie de Genève fut si fort séduit par ce genre de recherches, qu'il passa de la science des animaux actuels à celle des faunes disparues. On sait combien il s'y illustra.

Heer suivit une évolution analogue. Après avoir depuis son enfance fait passionnément la chasse aux Insectes vivants, il les abandonna pour décrire ceux conservés dans les calcaires d'Oeningen. Mais chacun sait que le populaire auteur du *Monde primitif de la Suisse* a inscrit à jamais son nom dans l'histoire de la Paléontologie végétale, il est considéré comme l'un des fondateurs de cette science; sa *Tertiärflora*

der Schweiz, pour ne rappeler que cet ouvrage sorti d'une plume, bien étonnamment féconde, quand on songe qu'elle fut tenue par la main d'un homme de santé toujours fragile, décrit et figure à elle seule 920 plantes fossiles. Aussi Oswald Heer demeurera-t-il toujours classé parmi les grands paléobotanistes du siècle passé.

Quant à Rüttimeyer, nous nous le représentons encore travaillant à cette merveilleuse collection ostéologique de Bâle qui contient plus de mille squelettes, ou resuscitant quelque Ruminant antédiluvien. La découverte des Palafittes par Ferdinand Keller en 1854 ouvrit à Rüttimeyer un champ d'exploration au service duquel il mit sans compter son extraordinaire sagacité d'anatomiste reconstituteur. Nous lui devons la connaissance des nombreux Mammifères éocènes et oligocènes, dont les restes furent extraits des dépôts d'Egerkingen. Il fut, avec Pictet et le fécond échinologue P. de Loriol (1828—1908), l'un des fondateurs de la *Société paléontologique suisse*.

Ferdinand Keller ne fit pas partie de la Société helvétique et celle-ci fut par là tenue un peu à l'écart des études archéologiques relatives aux habitations lacustres auxquelles, néanmoins, plusieurs de ses membres ont apporté d'importantes contributions, témoins entre beaucoup d'autres, Morlot, Desor, Forel et le Dr Hippolyte Gosse, petit-fils de notre fondateur.

Les découvertes archéologiques qui eurent le plus de retentissement parmi nous sont celles du Dr Nüesch de Schaffhouse. Les noms du Schweizersbild, du Kesslerloch, de Thaingen sont devenus fameux depuis une vingtaine d'années dans le monde entier. Nüesch fouilla le sol au pied des rochers du Schweizersbild, de 1891 à 1893, avec tant d'habileté qu'il réussit à en extraire des milliers d'ossements ayant appartenu à 113 espèces, plus de 20 000 instruments en silex et plus de 1400 objets en os et en bois de renne fort bien travaillés par la plus ancienne population néolithique connue en Suisse. Notre Comité central appela l'attention du Conseil fédéral sur l'importance de cette collection et le danger de la voir émigrer à l'étranger. Grâce à l'appui de la Confédération, elle a pu prendre place au Musée national de Zurich et sa description a paru dans nos „Mémoires“ en une monographie qui a eu deux éditions, en 1897 et en 1902. Quant aux „trouvailles“ faites dans les grottes du Kesslerloch, elles ont été consignées par Nüesch, Heierli et autres, également dans nos „Mémoires“.

Les géologues suisses en créant la tectonique des Alpes, la géologie glaciaire, la science des glaciers actuels, y compris leurs variations périodiques et leurs mensurations, ont exercé une énorme influence sur les progrès de la Géologie générale. C'est l'un d'eux encore, E. Renevier de Lausanne (1831—1906) qui, en publiant son Tableau des terrains sédimentaires, suggéra aux géologues américains l'idée de convoquer leurs collègues du monde entier au premier Congrès international de Géologie qui siégea à Paris en 1878 et qui fut le point de départ d'une série de conventions destinées à uniformiser, pour le plus grand profit de la science, la nomenclature et la figuration géologiques.

Il est bien difficile de porter un jugement sur l'importance relative des œuvres collectives accomplies dans des disciplines aussi différentes que celles auxquelles s'intéresse notre Société. Cependant celui qui parcourt, comme nous venons de le faire en vue de la rédaction de ce travail, l'ensemble des publications sorties de chez nous, garde l'impression que l'activité de nos géologues a été très grande et, peut-être, la plus féconde dans notre Société pendant le siècle écoulé.

Celle de nos botanistes et de nos zoologues — exception faite pour ce qui concerne la biologie lacustre — n'a pas eu une portée aussi universelle, ni préoccupé dans une aussi grande mesure nos comités directeurs. Cependant la science des deux premiers de Candolle, Augustin-Pyramus, l'auteur du *Prodromus* et Alphonse, l'auteur de la *Géographie botanique raisonnée*, qui comptent parmi les plus vénérés de nos anciens membres, la douce science des fleurs, n'a pas cessé de fournir d'abondants sujets de communications à chacune de nos assemblées. Nous ne nous hasarderons pas à dresser ici la liste des noms de tous ceux des nôtres qui se sont distingués par leurs découvertes dans le monde végétal, cette liste serait trop longue. Il fut question autrefois de constituer par un effort collectif un „Herbier suisse“, mais l'idée n'eût pas de suite. Nos botanistes ont travaillé surtout individuellement et plutôt dans la direction de la floristique générale que dans celle de l'anatomie et de la physiologie, bien que nous ayons eu dans nos rangs, C. von Nägeli (1817—1891) grand biologiste et théoricien du protoplasma, et son élève C. E. Cramer (1831—1901) qui s'est livré, lui aussi, à des recherches relatives à la structure des végétaux. Ce n'est qu'à une époque relativement rapprochée, que la Société botanique suisse s'étant constituée, nous avons appris qu'elle allait entreprendre une description de la *Flore cryptogamique suisse* à laquelle la Confédération accorde son appui. Alors commença la publication de ces Monographies dont nous suivons l'apparition d'un œil toujours si intéressé. Du reste, nos botanistes ont vu récemment s'ouvrir devant eux un nouveau champ d'activité commune dans le domaine de la Géographie botanique. La généreuse donation de l'un des leurs a suscité la création d'une nouvelle Commission chargée de diriger les études dans cette direction.

H.-R. Schinz (1777—1861), le premier en date de nos zoologistes, bien que n'étant pas venu à la première réunion de Genève, compte parmi nos membres fondateurs. C'était un homme d'initiative. Il aurait voulu que la Société prit en mains la publication d'une *Fauna helvetica*; lui-même donna le premier élan, en faisant paraître en 1837 dans nos „Mémoires“ un Catalogue des Vertébrés, suivi bientôt des Catalogues de Charpentier sur les Mollusques, de Heer sur les Coléoptères et de La-Harpe sur les Lépidoptères. L'entreprise fut dirigée par une Commission qui fonctionna de 1833 à 1855, puis s'éteignit. Plus tard, de 1869 à 1904 parut, d'une façon indépendante, la *Faune des Vertébrés de la Suisse*, par Victor Fatio (1838—1906) qui fut l'un de nos membres zélés, ainsi que l'est encore le fondateur de la *Revue suisse de Zoologie*. Celle-ci parut dès 1893, comme suite du *Recueil zoologique suisse* d'Hermann Fol (1845—1892), et elle publie, en sa qualité d'organe de la Société zoologique suisse, des travaux relatifs à notre faune indigène.

Nous passons, sans nous y arrêter, au devant d'une quantité de travaux portant sur à peu près toutes les branches de l'histoire naturelle des animaux et dont les auteurs Louis Agassiz, Carl Vogt, Edouard Claparède (1839—1871), Kölliker (1817—1905), His (1831—1904), Henri de Saussure (1829—1905), Fol (1845—1892), Arnold Lang (1855—1914) pour ne citer que des morts, nous ont directement informés. Et nous arrivons à ceux relatifs à la faune des lacs dont l'avant-dernier disparu de cette brillante pléiade, François Forel (1841—1912), fut l'initiateur et auxquels notre Société a, quarante années durant, témoigné un si constant intérêt.

François Forel portait son inlassable curiosité vers les quatre points cardinaux de l'horizon scientifique. A la fois physicien, géographe, archéologue et zoologiste, il allait volontiers, au cours de nos sessions, d'une section à l'autre, afin d'y entretenir des discussions sur les sujets les plus divers. Sa première communication sur ce qu'il devait appeler plus tard par une inspiration heureuse, la *limnologie*, remonte à 1869. Il annonça, cette année là, qu'il avait trouvé à diverses profondeurs dans le limon du lac Léman une faune assez riche d'animaux inférieurs vivant sous une pression allant jusqu'à 30 atmosphères, à température invariable d'environ 5°, et dans des eaux aussi constamment immobiles que peu ou pas éclairées. On voit poindre dans ce premier discours le souci de déterminer aussi exactement que possible les conditions physiques et chimiques du milieu habité par les organismes, souci qui devait engager Forel dans une multitude d'investigations sur la nature des limons lacustres, la composition chimique des eaux, leur transparence et leur couleur, les courants dont elles sont parcourues, la distribution de leur température, bref sur tout cet ensemble de facteurs pour l'étude desquels il trouva parmi nous de nombreux collaborateurs avant 1887, époque à laquelle fut instituée la *Commission limnologique* dont on lira plus loin les travaux et qui, fusionnée, depuis 1907, avec la *Commission des rivières* continue, sous le nom de *Commission hydrologique*, une œuvre qui prend toujours plus d'envergure. Etendue à l'ensemble de nos lacs, elle a suggéré déjà plusieurs œuvres analogues dans d'autres pays. Forel pourrait nous servir de transition pour passer à la mention des travaux entrepris dans le champ de la Sismologie et dans celui de la Météorologie. On raconte, dans son Canton, qu'il reçut un jour une lettre adressée au „Directeur des tremblements de terre“ et les gens de la campagne le consultaient avec confiance sur le temps qu'il devait faire.

La Société helvétique a joué dans la fondation de notre service météorologique un rôle aussi prépondérant que dans celle des services géodésique et topographique. On se rappelle que l'un de nos fondateurs, M.-A. Pictet, s'était rendu au St-Bernard en 1817 pour y installer des instruments que les Religieux avaient consenti à utiliser pour des observations régulières. L'hospitalière maison du St-Bernard a conservé de la gratitude pour le concours que notre Société lui apporta en 1819 en prenant part à la souscription internationale destinée à lui fournir les moyens de perfectionner son système de chauffage. En retour nous lui sommes reconnaissants de son fidèle concours dans les observations météorologiques qui furent les premières opérées sur les montagnes. La Suisse

détient les plus belles séries de lectures quotidiennes du thermomètre et du baromètre qui aient jamais été faites. Emile Plantamour (1815—1882) dans des ouvrages classiques a commenté et mis en valeur celles poursuivies sans interruption à Genève depuis 1796. On conçoit que dans un pays exposé comme le nôtre à de brusques variations de pression atmosphérique, les habitants soient généralement enclins à consulter le baromètre. Nombreux furent au 18^e siècle les simples particuliers qui tinrent spontanément le journal de leurs observations; aussi leurs descendants au siècle dernier se montrèrent-ils fort attentifs à la systématisation des enquêtes relatives aux mouvements de l'atmosphère. La question du fœhn, par exemple, passionna l'opinion publique après qu'elle eût été discutée en 1867 dans notre session de Rheinfelden.

Le lecteur trouvera plus loin, dans ce volume, l'histoire de la *Commission météorologique* qui élaborà en 1864 un plan détaillé pour des observations devant être faites dans toute la Suisse, et dont l'activité aboutit à la création par la Confédération de la *Station météorologique centrale*, de Zurich, laquelle reprit, en 1881, la suite des travaux de la Commission. Cette Station compte parmi nos institutions nationales les plus justement populaires.

Moins connue du grand public, mais poursuivant aussi des études de haute portée scientifique, la *Commission géodésique* nommée par la Société en 1861, engagea, par des rapports fortement motivés, le Conseil fédéral à faire participer la Suisse à tout un ensemble de travaux internationaux dont on trouvera également l'énumération dans la suite de cet ouvrage. Devenue Commission fédérale, la Commission géodésique entretient, pour le plus grand profit de la science, des relations constantes avec le Service topographique fédéral et l'Association géodésique internationale.

De même que nos botanistes et nos zoologistes, nos physiciens et nos chimistes ont surtout travaillé individuellement, mais ils ont été généralement attentifs à tenir leurs confrères au courant de leurs découvertes. Soit dans nos séances générales, soit dans celles tenues par nos sections les noms des Pictet, des Dufour, des Soret, des Mousson, des Hagenbach-Bischoff, reviennent fréquemment. En 1854, Delabar répéta devant toute la Société réunie à l'église de St-Gall, la démonstration du mouvement de rotation de la terre au moyen du pendule, imaginée par Léon Foucault. De 1839 à 1855, le grand chimiste Schœnbein (1799—1868), le découvreur de l'ozone et du coton-poudre, nous fit par de fréquentes communications, apprécier ses exceptionnelles aptitudes de chercheur indépendant. Nous eûmes aussi des mathématiciens éminents tels que Ludwig Schläfli (1814—1895) qui publia dans nos „Mémoires“ quelques uns de ses plus importants travaux et J. Amsler-Laffon (1823—1912) universellement connu par son invention des planimètres.

Mais notre tâche n'est point de dresser le catalogue de tous les travaux présentés devant la Société helvétique. Qu'il nous suffise d'avoir brièvement indiqué que l'activité de ses membres s'est étendue à tous les domaines du champ illimité de la Science!

III.

Vie intime de la Société. Physionomie des sessions annuelles.

Fêtes et réjouissances.

Bien que chacune de nos réunions annuelles qui, réglementairement, doivent durer trois jours — „*au moins* trois jours“, précisaient les anciens statuts — offre des caractères particuliers, en raison du lieu où elle se tient, de la langue principale qu'on y parle, de la qualité des personnes présentes et de leur nombre, il s'est établi, au cours du siècle, certaines habitudes qui font qu'à côté des dissemblances résultant des circonstances locales, ces réunions se ressemblent par un certain nombre de traits communs qui ont d'autant plus de chance de se perpétuer qu'ils sont déjà plus anciens.

Elles se tiennent en été, alors que la nature est dans toute sa magnificence, mais elles ont passablement oscillé entre le mois de Juillet et le mois d'Octobre. Nous avons vu que ce furent les professeurs de Berne qui décidèrent du choix d'Octobre pour la première assemblée de 1815. En effet, nous lisons dans les lettres de Gosse à Wytttenbach que Gosse avait proposé d'abord dans ce but le 1^{er} Juillet, puis le mois de Septembre, mais comme il attachait une grande importance à la présence des confrères de Berne, il avait, dès l'abord, déclaré qu'il se rangerait à leurs convenances. Le 15 Août 1815, Wytttenbach écrivait à Gosse: „Nos professeurs ne peuvent quitter Berne qu'au commencement de l'Octobre, parce qu'ils sont obligés de faire leurs leçons jusqu'à cette époque“. La date tardive du commencement des vacances à Berne, détermina donc celle de la séance de fondation de la Société helvétique.

Mais, deux ans plus tard, à la réunion de Zurich, les 6, 7 et 8 Octobre 1817, le temps fut sombre et froid, il tomba même de la neige; aussi reconnut-on qu'il serait préférable de s'assurer une température plus clémente en avançant le moment de la prochaine session. L'on se donna rendez-vous pour Juillet à Lausanne. Ainsi fut fait, et l'on s'en trouva si bien que, durant une longue suite d'années, le mois de Juillet fut conservé. Peu à peu cependant, on recula de nouveau la date des sessions jusqu'en Août ou Septembre, pour diverses raisons, telles que la date des vacances scolaires qui n'est pas la même dans tous les cantons, ou la difficulté, plus moderne, de trouver de la place dans les hôtels pendant que la saison des étrangers bat son plein.

Il est resté d'usage que le Comité annuel assumant la tâche de préparer la session, requiert des logements auprès de ses amis et connaissances afin de les tenir à la disposition des savants confédérés. Autrefois, la majorité des assistants était logée chez des particuliers. Il y avait, à procéder de la sorte, des avantages économiques et l'agrément, beaucoup plus apprécié jadis qu'aujourd'hui, d'apprendre à connaître les mœurs locales

en vivant, pendant quelques jours, de la vie familiale des personnes dont on était l'hôte. Le grand botaniste de Candolle, évoquant ses souvenirs de la réunion d'Aarau en 1823, raconte qu'il fut logé alors chez le landamman d'Argovie, M. Herzog. Après souper, celui-ci aimait à réunir quelques amis, entre autres M. Müller de Friedberg, landamman du Canton de St-Gall, et M. Merian, professeur à Bâle. Le premier, Herzog, était un homme d'affaires et de pratique; le second, un vieillard de beaucoup d'esprit qui, depuis trente ans, gouvernait son Canton; le troisième, un homme instruit, calme et malin qui contrastait avec la verve de M. Müller. „Nous représentions ainsi, dit de Candolle, quatre points assez différents de la Suisse, et chacun de nous connaissait bien son propre canton et souvent les cantons voisins. Nous passions en revue tous les points principaux de l'organisation politique et sociale, et j'ai plus appris sur la Suisse dans ces veillées chez M. Herzog que dans le reste de ma vie.“

A l'époque dont parle de Candolle il fallait plus de deux jours de diligence pour se rendre de Genève à Aarau. On ne faisait guère un pareil voyage sans s'arrêter en route pour visiter les localités intermédiaires. Le temps d'aller à une session et d'en revenir se chiffrait conséquemment par plus d'une semaine. C'était considéré comme une partie de plaisir, en somme assez coûteuse, que de se rendre à la session; ainsi s'explique le nombre relativement restreint des participants. Depuis les chemins de fer, ce nombre s'est considérablement accru, aussi bien que le nombre de tous les touristes voyageant en Suisse. Une multitude de „guides“ renseignent l'excursionniste sur ce qu'il doit voir dans chaque ville, sur les mœurs de chaque canton, sa politique et son histoire. Bref, il n'est plus nécessaire d'aller, comme il y a un siècle, puiser dans des conversations particulières des connaissances que l'on trouve exposées partout, voire même dans son journal quotidien. D'autre part, la vie a beaucoup perdu de sa simplicité, l'on est plus exigeant de confort et de bien-être; la concurrence croissante des hôtels a mis l'un et l'autre à la portée de toutes les bourses, en sorte, que les personnes qui invitent se gênent beaucoup plus qu'elles ne le faisaient jadis pour recevoir, et les invités pour être reçus. Le nombre des uns et des autres va diminuant, et rares sont, à présent, les sociétaires demeurés fidèles à la coutume d'accepter l'hospitalité offerte par la population. Les villes suisses qui attirent beaucoup d'étrangers doivent toujours plus tenir compte de ces circonstances dans la détermination de la date des assemblées qu'elles ont l'honneur de recevoir.

Ce fut en effet constamment considéré par nos cités grandes et petites, comme une insigne faveur que d'être choisies par la Société helvétique pour servir de siège à ses assises et il est juste de constater ici que toutes celles qui, jusqu'ici, ont été l'objet de cette faveur ont rivalisé de zèle pour assurer à leurs hôtes de trois jours, le maximum possible d'agréments. Toutes y ont réussi, chacune à sa manière, les grandes villes avec plus de somptuosité peut-être, les petites avec plus de charme et d'imprévu.

Naturellement, les trois langues suisses sont d'usage dans la Société, l'allemand et le français surtout. Lors des réunions de Lugano et de Locarno, les discours prési-

dentiels furent prononcés en langue italienne. Cette diversité de langage donne de l'originalité aux séances annuelles; cependant elle n'a pas été sans créer certaines difficultés dans les débuts, car si les trois langues sont officielles, cela ne signifie pas qu'elles soient comprises de tous les membres. La bonne fortune qu'eut de Candolle de rencontrer à Aarau des confrères parlant assez couramment le français pour tenir la conversation que nous rapportions tout à l'heure, n'est pas rare en Suisse allemande. La bonne fortune inverse l'est davantage. Les Suisses romands n'ont guère reçu le don des langues. La difficulté de bien s'entendre, plus fréquente du côté des welsches que du côté de leurs compatriotes du Nord et de l'Est, sans arrêter leur commun élan, l'a quelquefois gêné; tous les documents officiels durent être, dès le début de la Société, publiés en allemand et en français. Wytttenbach donna dans la „Gazette de Berne“ un récit de la première assemblée de Genève et il envoya à la „Gazette de Lausanne“ le texte français de ce récit. Wytttenbach avait appris le français à Lausanne, et l'on peut juger par les lettres adressées à Gosse qu'il s'en servait assez correctement. Dans une de ces lettres, Wytttenbach répond à Gosse qui insistait pour que les Bernois lui envoyassent des mémoires à publier: „Nous n'en aurions que d'allemands qui ne seraient pas bien édifiants pour vous autres qui dédaignez toujours notre langue et qui prétendez comme autrefois la Grande Nation que tout le monde apprenne votre langue. Apprenez vous-même la nôtre, comme nous avons été obligés d'étudier la vôtre, et alors nous serons au niveau avec vous“.

Le conseil a été suivi, non par Gosse dont les jours étaient déjà comptés au moment où il le recevait, mais par ceux qui sont venus après lui. La pratique de l'allemand s'est beaucoup répandue en Suisse française, sans cependant que l'on puisse assurer que l'égalité de niveau soit complètement réalisée aujourd'hui. On s'aperçoit encore de temps en temps du contraire, à l'allure incertaine et comme tâtonnante de certaines discussions où les deux idiomes sont en présence.

L'ordonnance de nos sessions est restée, dans ses grandes lignes du moins, à peu près la même pendant tout le siècle. Dans la règle chaque session s'ouvre un Lundi, elle est précédée par la réunion de la „Commission préparatoire“ qui discute et préavise sur toutes les affaires que lui soumet le Comité central et sur toutes celles qui seront soumises à l'Assemblée générale. Cette réunion a lieu la veille dans l'après-midi. La soirée de ce même jour est consacrée à un colloque amical, agrémenté d'une modeste collation offerte par le Comité annuel. Les sociétaires, venus des quatre coins de la Suisse, trouvent ainsi l'occasion de prendre contact; ce sont des échanges de poignées de mains, d'accolades et d'affectueux propos entre confrères qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui, dans l'abandon de conversations intimes, préludent aux entretiens plus sérieux des jours qui suivront.

Autrefois, on réservait les matinées aux promenades et aux visites des Collections locales, afin de consacrer les après-midis, et même les soirées, au travail. Ainsi procédait-on tout au moins en 1815 et en 1816, mais depuis longtemps cette ordonnance a été

renversée et, règle générale, nos Congrès sont ouverts à une heure plus ou moins matinale, dans une salle plus ou moins officielle, en présence de hauts magistrats désireux de témoigner de la considération à la docte assemblée.

Après quelques souhaits de bienvenue du Président, celui-ci prononce son discours d'ouverture, préparé avec le plus grand soin et quelquefois marqué au coin d'une vraie originalité. Le thème de ce discours fut souvent emprunté à l'histoire de nos origines, aux circonstances qui accompagnèrent les premières années de notre Société, ou bien encore à l'histoire de la localité dans laquelle se tenait la réunion, à la biographie de ses grands hommes, aux curiosités dont la nature l'a dotée, etc. Tous les discours présidentiels, lus depuis 1815, ont été publiés. Leur collection est une précieuse mine d'information que les curieux de notre passé parcourent avec un vif intérêt. Il serait difficile d'en dresser la table des matières, attendu que leurs auteurs y ont fréquemment touché à des questions multiples et diverses, d'ordre administratif ou politique, par exemple, en même temps que d'ordre scientifique.

Quelques uns de ces discours ont une valeur historique, comme celui déjà cité d'Agassiz qui, à propos de l'action glaciaire, plaçait en 1837 ses auditeurs en face de vues nouvelles appuyées sur des faits encore inédits. Dans un domaine très différent, nous pourrions citer comme appartenant à cette catégorie, le discours original de Louis Soret consacré, en 1886, à l'exposé de ses idées personnelles sur les relations existant entre les sciences physiques et l'esthétique. Les cas où le Président, se soustrayant aux préoccupations locales, a concentré l'attention de la Société sur les progrès réalisés dans la science où il était passé maître, ne sont pas exceptionnels; Auguste de la Rive traitant en 1845 de l'électricité, ou Cramer parlant des Bactéries en 1883, en fournissent de jolis exemples. Les théories générales et, particulièrement la théorie de Darwin, furent discutées à plus d'une reprise par nos anciens Présidents. Tout en acceptant le principe fondamental de l'évolution, Oswald Heer avait peine à se rallier à certaines des conséquences qui en dérivent. En 1864, à Zurich, il développait, en opposition à la variation lente admise par Darwin, l'hypothèse de variations brusques alternant avec de longues périodes de stabilité, hypothèse qui n'était pas sans analogie avec celle des mutations que de Vries a mise de nos jours à la mode. Les discours de Rüttimeyer à Bâle, en 1876, sur la nature du progrès dans la phylogénie animale et de Brunner de Wattenwyl à Berne, en 1878, sur l'application des théories darwiniennes à la systématique, sont également empreints des notions introduites dans la science en 1859 par l'auteur de *l'Origine des espèces*, notions qui critiquées avec une honnêteté et une justesse auxquelles Darwin lui-même a rendu hommage, par Pictet de la Rive, et, défendues avec l'implacable et fouguese logique qu'il mettait à défendre toutes les idées progressistes par Carl Vogt, ont rapidement pénétré dans l'esprit de leurs compatriotes.

Le discours de Brunner de Wattenwyl contient une chaleureuse exhortation à ne cultiver les sciences que pour elles-mêmes, et avec la seule ambition de connaître la vérité. Ne nous laissons jamais décourager, disait-il, par les railleries des impuissants!

Opposons leur *la continuité inlassable de nos efforts, ce sérieux et cette probité qui ont toujours inspiré les naturalistes suisses dont l'activité n'a point pour but la gloire ou l'intérêt matériel, mais simplement celui d'accomplir la mission de la raison humaine*. Nous retrouvons des conseils du même genre éloquemment exprimés par plusieurs des prédécesseurs de Brunner à la présidence de nos réunions annuelles et aussi par plusieurs de ceux qui l'ont suivi dans cette charge importante. Les sentiments qui leur servent de base ont été ceux de nos fondateurs; ils n'ont faibli à aucun moment de notre histoire et nous pouvons bien dire qu'ils résident encore intacts dans le cœur de tous les membres actuels de la Société helvétique.

Si les sujets sur lesquels roulèrent les discours de nos Présidents ont été très variés, il en fut de même de la position sociale des hommes qui les ont prononcés. Tous assurément étaient des hommes savants, adonnés à des professions dites libérales qui leur laissaient quelque loisir pour se mêler au mouvement scientifique; quelques uns furent même des inventeurs capables d'accélérer ce mouvement ou de lui imprimer des directions nouvelles. Pfluger de Soleure et C. Nicolet de la Chaux-de-Fonds étaient pharmaciens, comme l'avait été H.-A. Gosse, notre premier président. Zollikofer de St-Gall, Elmiger de Lucerne, Lusser, Kappeler, etc. exerçaient avec distinction l'art médical. Avec C. Lardy, nous eûmes un forestier, et un pédagogue avec Thurmann, directeur de l'Ecole normale de Porrentruy; et un fabricant avec Conrad Fischer de Schaffhouse, et des hommes politiques avec Sprecher von Bernegg qui présida à Coire en 1826, et avec Frey-Hérosé, futur Conseiller fédéral, deux fois président à Aarau, en 1835, puis en 1850.

Nous fûmes aussi présidés par des prêtres, tels que le chanoine Biselx à l'Hospice du St-Bernard, ou le Père Girard à Fribourg; par des ministres protestants du St-Evangile comme Wytttenbach, ou Chavannes, ou Hauri, auxquels nous pourrions ajouter Oswald Heer qui avait terminé ses études de théologie et qui, en 1832, appelé en qualité de pasteur à Schwanden se décida seulement alors pour la carrière scientifique. Mais Oswald Heer appartient par ses travaux à la série des Présidents qui cultivèrent la science et la firent avancer tout en enseignant dans nos Universités ou nos Gymnases. Cette série est la plus nombreuse; elle comprend des noms vénérés dans les Mathématiques, comme celui de Daniel Huber de Bâle; dans la Physique, comme ceux de M.-A. Pictet, d'Auguste de la Rive, de Hagenbach-Bischoff, ou dans les Sciences naturelles, à commencer par ceux de A.-P. de Candolle, L. Agassiz et Bernard Studer, pour finir, en ne citant que les disparus, par ceux de Mühlberg, de Cramer et de Renevier.

La lecture du discours présidentiel étant achevée, l'on passe à celles du Rapport du Comité central et des Rapports sur les travaux accomplis par les différentes Commissions. Ces lectures sont entrecoupées de conférences données par des membres de la Société, revenus de quelque exploration lointaine, ou que leurs travaux de laboratoire ont conduit à quelque trouvaille intéressante. La Séance d'ouverture de chaque session est publique; il en est de même des Séances générales qui, elles aussi, exercent d'ordinaire une certaine attraction sur la population indigène. Celle-ci vient y écouter des savants

renommés traitant de questions à l'ordre du jour de la science, et, parmi ces questions, il peut s'en trouver qui présentent un intérêt général ou simplement un intérêt d'actualité. On comprend, par exemple, que les botanistes n'aient pas été seuls à s'intéresser à la communication faite en 1825 par de Candolle sur *Oscillatoria rubescens*, cette algue que de Candolle qualifiait encore à cette époque „d'animalcule infusoire“ et qui, apparaissant périodiquement en nombre immense dans le lac de Morat, confère à ses eaux une coloration rougeâtre que l'imagination populaire attribue au *sang des Bourguignons*. Or, par un côté ou par l'autre, les travaux présentés aux séances générales de nos 96 sessions ont tous été ainsi de nature à intéresser non seulement l'ensemble des savants présents à la réunion, mais aussi la fraction la plus instruite du grand public. Dans tous les cantons de la Suisse il y a un public friand des choses de la science et tout à fait capable de se passionner à propos de la marche des glaciers, ou de l'augmentation de la température du sol avec la profondeur, ou des vertus thérapeutiques des eaux minérales du pays, ou du mode de formation de la chaîne des Alpes, ou de la confection de la carte topographique fédérale, toutes questions qui avec celles du crétinisme et de la tuberculose, avec celle de la distribution et de la protection des blocs erratiques sur le territoire helvétique, avec celle de la coloration dominante des yeux et des cheveux chez les populations des différents cantons, ou encore celle de la réimmigration postglaciaire des faunes et des flores en Suisse, comptent parmi les sujets qui furent le plus souvent discutés parmi nous.

C'est en Assemblée générale que Schœnbein présenta à ses collègues quelques unes de ses découvertes, que Carl Vogt disputa sur la parenté de l'homme et du singe et que, sauf erreur, Morlot parla pour la première fois de *deux* périodes glaciaires au cours d'une lecture sur les formations quaternaires du bassin du Rhône.

La liste qui énumérerait, ne fût-ce que les plus importantes conférences présentées devant nos grandes assemblées serait longue; elle ne représenterait cependant qu'une petite fraction de l'activité de la Société durant la majeure partie du siècle. Nous avons indiqué que, depuis 1835, après avoir siégé en réunion plénière pour entendre les rapports et les conférences, les membres se répartissent en sections dont le nombre varie selon la nature des communications annoncées. L'auditoire des sections, plus restreint que celui des assemblées générales, est aussi plus spécialisé; dans la section de physique se rencontrent seulement les physiciens; dans la section de médecine les médecins, et ainsi de suite. Si le nombre des communications annoncées sur la physique est petit, on réunit cette science avec la chimie en une seule section, et, dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire si l'on prévoit peu de communications médicales, on rattache la médecine à la physiologie; il peut même arriver que médecine et physiologie soient groupées avec la zoologie en une même section. C'est au Comité annuel que revient le soin de déterminer le nombre des sections qui fonctionneront durant la session dont, réglementairement, il doit préparer le programme. Le Président annuel est désigné par l'Assemblée générale une année d'avance, mais chaque section nomme son président, elle le choisit

comme bon lui semble, le prenant généralement parmi ses membres les plus éminents ou les plus anciens. L'élu dirige alors les débats de la section.

La seule mention des titres des travaux lus devant nos sections remplirait un volume; Siegfried avait déjà couvert de ces titres 26 grandes pages de son „Histoire“ qui s'arrête à 1864 et, depuis ce temps, le nombre des communications faites en section s'est beaucoup accru, résultat de la spécialisation toujours plus étroite des savants et de la naissance de branches nouvelles sur le tronc toujours plus vigoureux des sciences de la nature.

Nous ne donnerions qu'une idée bien imparfaite de la physionomie de nos réunions de chaque année, si nous nous bornions à rappeler leur seule activité intérieure. Entre les séances officielles consacrées au travail scientifique et à l'administration de la Société, les participants se réunissent pour des promenades récréatives et pour des repas collectifs. Cette partie du programme de nos rencontres n'est pas sans importance, les comités annuels accordent avec raison beaucoup de soins à sa préparation, et, très souvent, ils trouvent auprès de riches particuliers et de sociétés littéraires ou artistiques locales, de gracieux concours qui leur permettent de lui donner un grand éclat. On ne doit pas oublier que le but principal de la Société helvétique étant l'avancement des sciences en Suisse, son but secondaire, mais très souhaitable aussi, est de susciter des liens d'amitié entre les naturalistes confédérés. Or, cette seconde partie de la noble tâche dévolue à notre association se réalise plus aisément au cours d'un dîner ou d'une excursion à travers de beaux paysages, que pendant les controverses relatives à quelque théorie scientifique. Nos savants n'ont jamais craint de donner essor à la joie qu'ils éprouvaient de se trouver ensemble, ils l'ont manifestée par des discours et par des chants, par des paroles ailées qui portaient au loin la bonne renommée de la Société, ou par des paroles réconfortantes qui décidaient du sort d'audacieuses entreprises; par des refrains patriotiques ou par des chansons de circonstance dans lesquels s'affirmaient leur amour de la patrie et leurs sentiments d'affection les uns pour les autres. La plupart étaient — et beaucoup sont encore — du tempérament de ces grands travailleurs qui s'amusent d'autant mieux que leur labeur a été plus pénible et plus fructueux et qui, comme Gay-Lussac et Thénard dansant une *bourrée* dans leur laboratoire à chaque découverte faite par eux, seraient prêts à se réjouir par de la musique et par des danses du succès de leurs efforts.

Les premiers mots prononcés le jour de la fondation de la Société et qui sont enregistrés dans nos annales, ainsi que nous l'avons rapporté, suivirent immédiatement la collation offerte par H.-A. Gosse à ses collègues. Ceux-ci après les avoir applaudis, se dispersèrent aux alentours. Ainsi procédons-nous encore, avec moins de simplicité et moins de bonhomie peut-être que ne le faisaient nos grand-pères, mais avec tout autant d'exubérante cordialité. Après les séances générales un banquet est servi. Quant aux travaux des sections, ils sont interrompus au milieu du jour par une légère agape. On chante probablement moins ensemble aujourd'hui qu'autrefois; en revanche

on écoute les concerts que donnent plus souvent les Sociétés chorales et instrumentales de la localité qui reçoit, concerts très artistiques et très appréciés mais qui, cependant, ne remplacent pas les productions individuelles, telles qu'on en donnait au bon vieux temps. Lors d'une excursion jusqu'à Préfargier, où se trouve un Asile réputé pour le traitement des maladies mentales, les participants à la session neuchâteloise de 1866 entendirent des chœurs chantés par la Société l'„Echo du Rivage“ qui présentait ceci de remarquable d'être composée exclusivement d'aliénés. En 1823, on chanta à Aarau des chœurs composés par le doyen Bridel pour la réception offerte par les frères Hérosé, et nous avons retrouvé, imprimés sur un papier jauni par le temps, les „couplets“ dédiés à la Société helvétique par Cougnard aîné, le chansonnier joyeux et toujours en verve du „Caveau genevois“, couplets que leur auteur chanta à la réunion de 1832 et qui commençaient ainsi :

Pour célébrer ce grand jour
Je veux boire
A votre gloire
Et mettre à sec sans détour
Tous ces flacons tour à tour.

Inutile d'ajouter que les flacons qu'il s'agit de „mettre à sec“ pendant nos fraternelles agapes, contiennent à l'ordinaire des spécimens choisis des crus les plus renommés du pays, dus à la générosité des Municipalités ou des Gouvernements cantonaux, heureux d'offrir en aussi solennelle circonstance ce qu'ils ont de meilleur. On ne doit donc pas être surpris de rencontrer dans maintes de nos chroniques, anciennes ou récentes, des épithètes extrêmement élogieuses appliquées au „Cortailod“, au „Fendant“, au „Dézaley“ et à d'autres vins excellents qui eurent l'honneur de figurer sur nos tables officielles.

On pourrait, en choisissant parmi les discours et les „toasts“ prononcés dans ces fêtes, composer un recueil intéressant pour la „petite“ histoire de la Société. La plupart de ces productions ne nous sont que partiellement connues par les résumés qu'en donnèrent les journaux quotidiens; un petit nombre seulement d'entre eux nous ont été intégralement conservés dans quelques „Récits de fête“ publiés dans les „Actes“, et si, parmi ces derniers, il y a comme on dit „à prendre et à laisser“, ce que l'on pourrait y puiser est en somme tout ce qui nous reste d'authentique sur certains épisodes de notre vie. On nous permettra de regretter que les procès-verbaux de nos sessions demeurent le plus souvent muets sur ces „à côté“ de nos séances officielles, dans lesquels se disent beaucoup de choses éphémères et banales sans doute, mais aussi quelques unes qui mériteraient de ne pas être oubliées. Parmi les orateurs qui se firent ainsi entendre à la fin de nos banquets figurèrent, à différentes époques, les Dumas, les Wislicenus, les Milne-Edwards, les Virchow et d'autres savants illustres de la Suisse ou de l'étranger qui n'avaient guère la réputation de parler pour ne rien dire.

Nous remarquons tout à l'heure qu'en dehors des caractères communs à toutes nos sessions, chacune de celles-ci se distingue de ses semblables par des traits qui lui

sont propres et par lesquels elle se grave plus particulièrement dans la mémoire de ceux qui y prennent part. Le plus souvent, ces traits distinctifs dérivent de circonstances secondaires qui n'ont rien à faire avec la science. Ainsi à Berne, en 1816, nous avons eu l'exhibition d'exercices de gymnastique qui firent sensation parce qu'ils étaient alors tout à fait à leurs débuts; à Zurich l'année suivante les réjouissances paraissent avoir été nulles. „Cette session fut terne, dit de Candolle dans ses *Mémoires*, aucune fête ne l'anima, nous aperçûmes à peine une dame, tant la séparation des sexes est d'usage dans cette ville“. Mais de Candolle ajoute de suite que la réunion zurichoise suivante, laquelle eut lieu en 1827, présenta „beaucoup plus d'agrément et d'intérêt“. Entre temps, la Société avait mangé à Lausanne la chair d'un Silure „qui pesait 43 Kilos“. A la réunion d'Aarau on donna le spectacle du défilé du Corps des cadets, „avec son artillerie“, et la Société avait admiré à celle de Soleure, pendant une réception chez le Chevalier de Roll, une „illumination“ des bords de l'Aar, accompagnée d'un concert exécuté par la Société cantonale de musique.

Un vieil adage prétend qu'il vaut mieux ne pas discuter des goûts et des couleurs. Nous nous abstiendrons donc de rechercher pourquoi les uns apprécient davantage les réunions qui se tiennent dans nos capitales de canton, tandis que les autres préfèrent celles qui ont lieu dans de petits endroits plus difficilement accessibles. Quels que soient les avantages très apparents des premières, nous pensons que les sessions tenues „à la campagne“ ou „en pleine montagne“ sont celles dont la majorité des assistants gardent le plus long souvenir.

La première fois que la Société helvétique se hasarda à se réunir loin des villes, ce fut en 1829 pour accepter l'invitation que lui avaient adressée les Religieux du Grand St-Bernard. Quatre-vingt membres environ y participèrent sous la présidence du Chanoine Biselx, curé de Vauvri. Le 20 Juillet au matin, les rues de Martigny se couvrirent de chars et de mulets. On usa d'autant plus de ces modes de locomotion, les seuls qui existassent alors, que les prix en avaient été, par une délicate attention, abaissés „à la moitié du taux ordinaire“. Le cortège formé par les montures et les véhicules mesurait au moins un quart de lieue de longueur; la pluie qui avait menacé pendant la nuit céda la place au ciel bleu à partir de 10 heures du matin. On dina à Liddes, et la tête de la colonne arriva dès 4 heures à l'Hospice où elle reçut le plus gracieux accueil. La session dura les trois jours réglementaires. Chaque matin, les naturalistes prenaient part au service à l'église; ils déjeunaient à 7 heures, tenaient séance de 8 à 1 heure et, après dîner, faisaient des excursions „tantôt scientifiques, tantôt simplement pittoresques“. „Peut-être, ajoute le chroniqueur de la *Bibliothèque universelle*, Aug. de la Rive, en rendant compte de la fête, la réunion de cette année ne sera pas l'une de celles auxquelles la science sera le moins redevable, comme elle sera certainement celle qui laissera les souvenirs les plus profonds chez ceux qui y ont assisté“.

Le quatrième jour, la Société se sépara des Religieux qui avaient pris toutes les précautions imaginables pour assurer son bon retour. Le Rapport consacré dans nos Actes

au récit de cette inoubliable rencontre se termine par l'heureuse constatation suivante: „Il est satisfaisant de pouvoir consigner ici que pendant les quatre jours employés tant au voyage qu'au séjour au Couvent, aucun accident ne vint troubler la gaité de cette réunion; un des voyageurs avait une légère écorchure en montant, mais cela n'eût pas de suites“.

Siegfried rapporte un curieux incident de la session de Lugano en 1833, lequel produisit, paraît-il, une étrange impression sur les participants. En arrivant devant la salle des séances, ceux-ci y trouvèrent placés d'un côté un garde militaire et de l'autre un capucin, comme si l'on avait voulu exprimer par là que la science peut exercer une influence réconciliatrice entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique. Influence discutable, si l'on réfléchit qu'en 1852, la réunion de Sion faillit être troublée par un conflit entre le clergé qui avait mal interprété une conférence de l'un de nos membres, et notre Comité. Une délégation fut envoyée à l'Evêque et le malentendu se dissipa heureusement assez vite. On peut bien d'ailleurs certifier d'une manière générale que notre Société a entretenu les meilleures relations avec les autorités religieuses de toutes les confessions. A Samaden en 1863, par exemple, il y eut échange de salutations télégraphiques entre les naturalistes et les membres de la Société pastorale suisse qui tenaient en même temps qu'eux séance à Coire. En 1868 l'assemblée se passa à Einsiedeln sans aucun nuage.

La réunion de Samaden est restée célèbre pour plusieurs raisons: d'abord le lieu est enchanteur, une récente chute de neige avait blanchi le sol environnant qui resplendissait au soleil et le village s'était paré de fleurs, de bannières et de guirlandes; la Haute-Engadine toute entière s'était mise en fête. D'autre part, la séance d'ouverture se tint, exceptionnellement, dans l'Eglise de Samaden superbement décorée et dont la chaire, convertie en corbeille de fleurs, était revêtue du drapeau fédéral. Enfin, parmi les assistants se trouvait le botaniste Charles Martins de Montpellier qui y avait été amené par ses amis Desor et Vogt et qui fut si enthousiasmé par tout ce qu'il y vit et tout ce qu'il y entendit, qu'il en publia un récit fort élogieux pour notre Association. Ce récit très agréable à lire fut remarqué en France et il a largement contribué à nous faire connaître dans ce pays, car il contient un résumé fidèle de notre constitution et de notre histoire.

Nous lui empruntons quelques détails amusants relatifs à la conférence que prononça Carl Vogt devant l'assemblée de Samaden sur les relations de parenté existant entre l'homme et les singes, détails qui confirment ce que nous venons de dire sur le rôle conciliateur que peut exercer la science entre des hommes professant les idées philosophiques les plus opposées: „Le professeur Vogt se demanda, raconte Ch. Martins, si l'homme, cet être modifiable et perfectible ne proviendrait pas originairement d'un type inférieur dont les singes anthropomorphes, l'orang, le chimpanzé et le gorille sont les représentants actuels. Posée dans une église chrétienne, la question produisit une certaine émotion, mais nul ne se récria, car la libre discussion est l'essence même d'un peuple et d'une religion affranchis du joug de l'autorité. Parmi les auditeurs se trouvait

le professeur Hengstenberg, le fougueux prédicateur de la Cour de Berlin : apôtre du piétisme le plus exagéré, c'est lui qui a poussé le roi de Prusse dans la voie funeste où il s'est engagé; mais, comme le dit Hegel, toutes les antinomies finissent par se résoudre, et l'on peut voir sur le livre des étrangers aux eaux de Poschiavo, près de Samaden, le noms des MM. Vogt et Hengstenberg unis par une fraternelle accolade. C'est la réconciliation momentanée du piétisme le plus étroit avec le matérialisme le plus radical; c'est le rapprochement de deux antipodes intellectuels.¹⁾

Ce ne fut pas la seule fois que Vogt parla à la Société helvétique, dans une église. Il y eut récidive de sa part à la réunion de Bex en 1877. Cette session demi-villageoise, tenue comme celle de Samaden dans une contrée extrêmement belle, au milieu d'une population empressée à tout entreprendre pour assurer le plus de plaisir et de bien-être à ses hôtes, compte également parmi les mieux réussies du siècle écoulé. Elle devait être présidée par Louis Dufour, le premier physicien portant ce nom de Dufour si cher à chacun de nous, mais la maladie obligea le brillant professeur de Lausanne de se faire remplacer par son Vice-président, le botaniste J.-B. Schnetzler, lui aussi très aimé en Suisse et qui, grâce à sa souriante bienveillance contribua pour une bonne part au succès de cette fête qui fut surtout celle de Bernard Studer dont on célébra d'une façon touchante le 83^e anniversaire. La petite ville vaudoise était, comme l'avait été Samaden, toute enguirlandée de fleurs, les drapeaux flottaient sur chaque maison, et des arcs de verdure portaient de poétiques devises. Un nombreux comité local avait habilement préparé toutes les cérémonies qui se déroulèrent aux sons harmonieux de la fanfare de Bex. On conférençia dans le temple, et comme Bex ne possédait pas de salle à manger assez vaste pour abriter trois cents convives, on dina sous une tente en plein air. Ce fut une réunion éminemment champêtre qui s'écoula, d'un bout à l'autre, dans l'allégresse et dont le point culminant se présenta le deuxième jour, au Bévieux, où toute la population de Bex avait accompagné les naturalistes pour assister à la remise qui fut faite à leurs confrères de la Société vaudoise, de deux énormes blocs erratiques, la Pierre-Bessa et le Bloc-Monstre. Puis, comme les demoiselles de Bex s'apprétaient à servir des bricelets arrosés de l'excellent vin de Crie, tout à coup la Pierre-Bessa sembla s'entr'ouvrir et l'on en vit sortir des gnomes et des fées aux charmants visages qui entonnèrent une cantate dont voici quelques paroles:

N'est-ce pas nous qui sur les hautes pentes,
De nos mains diligentes
Allons jeter la semence des fleurs?
N'allons-nous pas, quand la nuit fait silence
Surveiller leur croissance
Et les parer de leurs riches couleurs?
Puis nous versons sur la plante fanée
La goutte de rosée
Qui lui redonne un air plus vigoureux.

¹⁾ Le récit de Ch. Martins a été réuni par lui à d'autres récits de voyage sous le titre: *Du Spitzberg au Sahara*, en un volume in 8°. Paris 1866. J. B. Baillière & fils.

Alors, l'une des jeunes fées s'avança auprès du vénérable Studer et lui récita un compliment à l'occasion de son anniversaire que ses confrères en géologie et ses élèves avaient dignement fêté la veille par l'organe d'Alphonse Favre lui offrant un magnifique album. Le lendemain, le nom de B. Studer fut gravé dans le granit d'un bloc erratique situé à l'extrémité Nord de la moraine de Monthey et le Bloc Studer prit place désormais parmi nos monuments préhistoriques.

Le programme de la réunion de Bex contenait une innovation; il avait prévu des excursions d'histoire naturelle pratique. Malheureusement, le mauvais temps empêcha de les faire, mais l'idée trouva sa réalisation dans les sessions suivantes. A plusieurs reprises durant ces trente dernières années, les jours qui précèdent ou qui suivent immédiatement la session ont été consacrés à des excursions zoologiques, botaniques ou géologiques, dirigées par un „chef de course“ connaissant à fond la contrée.

On a vu quelquefois, dans le cas où le but de l'excursion offrait un intérêt général, la plupart des membres se joindre aux spécialistes. Ainsi, en 1882, accompagnâmes-nous en grand nombre M. le professeur Heim, au village d'Elm que l'éboulement du Risikopf avait, en Septembre de l'année précédente, partiellement détruit. Ainsi encore, en 1894, presque tous les sociétaires réunis à Schaffhouse, suivirent M. le Dr Nüesch, dans la célèbre grotte du Kesslerloch.

Combien de traits caractéristiques de nos sessions les plus mémorables ne resterait-il pas à citer encore si nous avons la prétention d'être complets?

Nous eûmes nos festspiels et nos représentations théâtrales. Sur la scène du „Schänzli“ à Berne, on joua, en 1878, une pièce de M. Reymond qui, sous le titre: Die Alten und die Jungen, mettait en lutte la vraie science et la fausse, pour aboutir, bien entendu, à la victoire de la première. En 1899, une „Revue“ intitulée Jean-Jacques Rousseau au 82^e Congrès de la Société helvétique des sciences naturelles eut un grand succès à Neuchâtel et, dans un genre un peu différent, on applaudit à Lausanne, en 1893, les silhouettes fort ressemblantes, quoiqu'un peu caricaturales, des principaux naturalistes présents, dessinées et expliquées par le regretté Henri Gollier, alors professeur de minéralogie à l'Université.

De plus graves souvenirs se rattachent à la participation que prit notre Société en corps aux inaugurations des bustes d'A.-P. de Candolle en 1845 et d'Auguste de la Rive en 1902; au pèlerinage à la tombe de Gressly dans le cimetière de St-Nicolas à Soleure en 1869, ou à la maison natale de Louis Agassiz à Motier sur les bords du lac de Morat, en 1907, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance.

A aucun moment, on peut l'affirmer, la Société helvétique n'a oublié ceux qui par leurs travaux, ont ajouté à sa gloire, et c'est avec un sentiment de pieuse reconnaissance qu'elle se rendra encore cette année à Morges, afin d'inaugurer un modeste monument à la mémoire de François Forel l'un de ceux qui, la considérant comme sa famille agrandie, l'ont le plus profondément aimée.

A aucun moment non plus, notre Société n'a cessé de se préoccuper de la protection de nos beautés naturelles. C'est d'elle qu'est partie, récemment encore, l'initiative de la création d'un *Parc national*, objet actuel de toute sa sollicitude et qui deviendra bientôt un précieux champ de recherches pour nos naturalistes. Grâce à l'ardente conviction de son principal auteur, et au bienveillant appui de la Confédération, cette initiative a été couronnée d'un entier succès. L'esprit qui guidait nos aînés lorsque, naguères, ils appliquaient tous leurs efforts à conserver nos blocs erratiques, ou à défendre la Chute du Rhin à Schaffhouse, contre les convoitises d'industriels profanateurs, demeure toujours vivant parmi nous.

Et maintenant, sans avoir tout dit, il faut nous taire. Si incomplet que soit le „coup d'œil“ que nous venons de jeter sur ce premier siècle d'existence de la Société helvétique, il suffira peut-être pour laisser l'impression que l'œuvre de celle-ci a été féconde et salubre, que ses membres ont vraiment travaillé d'une façon désintéressée à enrichir les sciences de la nature et à mieux faire aimer notre cher pays de Suisse en révélant un plus grand nombre de ses beautés infinies.

Née aussitôt après les effroyables guerres du Premier-Empire, la Société helvétique des Sciences naturelles a vécu un siècle de paix relative. Elle va célébrer son premier centenaire au milieu de guerres plus effroyables encore que celles qui ont précédé sa naissance. Nos âmes attristées regardent néanmoins avec confiance vers l'avenir, pénétrées qu'elles sont d'amour pour notre Patrie, et de la certitude du triomphe définitif de l'Esprit sur la Matière, de l'Idéalisme pacifique qui glorifie la Justice sur le Matérialisme guerrier qui décerne la palme au plus fort.

Et, dans la douleur de l'heure présente, chacun de nous répète sincèrement dans le fond de son cœur ce vœu que chantaient nos pères à la réunion de 1832:

Dans un temps où de noirs nuages
Notre horizon semble obscurci
Afin d'échapper à l'orage
Au nom de Dieu, restons unis.
